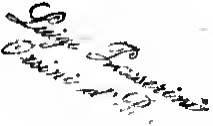
HISTOIRE DE RHEDY, HERMITE DU MONT ARARAT, CONTE...

HISTOIRE
DE RHEDY,
HERMITE DU MONT ARARAT.

PREMIERE PARTIE.



HISTOIRE
DE RHEDY,
HERMITE DU MONT ARARAT,
CONTE ORIENTAL,
Traduit de l'Anglois.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES,
Et se trouve à VERSAILLES,
Chez LE FEVRE, Libraire,
rue Satory.

M. DCC. LXXVII.

HISTOIRE
DE RHEDY,
HERMITE DU MONT ARARAT.

Sous le regne actuel de notre souverain Seigneur Amalek, Amur Asian Khan, descendu d'une des plus anciennes familles de Perse, obtint le Gouvernement du Ghylan, comme une récompense de sa vertu & de sa fidélité éprouvée. Sous l'administration d'Amur, la justice n'eut point deux balances, l'une pour le riche, & l'autre pour le pauvre; la verge fut arrachée des mains cruelles de l'oppression,

& l'honnête induſtrie encouragée jouit en paix du fruit de ſes travaux. Amur répandoit avec une eſpèce de profuſion ſes bienfaits ſur l'indigence. Les talents, le mérite modeſte, trouvoient en lui un juge éclairé, un patron généreux. Le vice fuyoit ſes regards pénétrants, comme les ténébres de la nuit ſemblent fuir les premiers rayons du jour. A l'ombre de ſa protection la vertu oſa enfin lever ſans crainte ſon front ſi long-temps humilié dans la pouſſiere.

Cependant Amur, malgré tant de belles qualités, n'étoit pas à l'abri des traits de la calomnie, de ces traits empoiſonnés qu'elle fait voler en ſecret, de ces orages violents & imprévus qui renverſent tout-à-coup, & de fond en

comble, le frêle édifice de notre bonheur.

Dans le même-temps qu'Amur Aſlan Khan, ſe faiſoit adorer dans le Ghylan, Askery Khan d'un caractere entierement oppoſé, étoit Gouverneur de la Province voiſine d'Attributzan. La réputation, le mérite ſupérieur d'Amur, avoient jettés de profondes ſemences de haine & de jalouſie dans l'ame d'Askery. Tel que ces oiſeaux nocturnes qui habitent les ruines de Perſepolis, ſe dérobent à la lumiere importune du jour, tel Askery ne pouvoit ſupporter l'éclat des vertus de ſon Rival. C'étoit un homme naturellement méchant, cruel, plein d'artifice. Comme le crime ne coûte rien à des âmes de cette trempe, il réſolut de perdre, à quelque prix

que ce fût, le sage Gouverneur du Ghylan, dont l'administration irréprochable étoit une censure perpétuelle de la sienne. Il trouva bientôt l'occasion d'exécuter le noir dessein qu'il méditoit depuis quelque-temps.

Nasr Alibeg, digne neveu d'un tel oncle, s'étoit fait substituer, par un transport frauduleux, légataire universel d'un riche héritage dans le Ghylan. Comme le testament étoit visiblement faux, le plus proche héritier reclama contre l'injustice. L'affaire fut portée au Tribunal d'Amur, qui sans s'arrêter aux prétentions des Parties, confisqua l'héritage au profit du Prince, sur les preuves les plus évidentes, que le Testateur supposé ne l'avoit acquis que par la rapine & l'extorsion.

Nasr déchu de ſes eſpérances, irrité d'une Sentence, dont il ne pouvoit cependant s'empêcher de reconnoître la juſtice, raconta toute l'affaire à ſon oncle. Egalement animés tous les deux contre Amur, quoique par des paſſions différentes, ils travaillerent de concert à ſuborner des témoins qui juraſſent, que ſur une fauſſe appréciation de cet héritage, il s'en étoit approprié la plus grande partie. Ils firent entrer dans leurs intérêts le Grand Viſir Aman Ola, en lui promettant de partager avec lui la dépouille. Aman étoit un homme familiariſé avec les plus grands crimes; ainſi ils n'eurent pas de peine à le gagner. Après ces précautions indiſpenſables, ils forgerent une hiſtoire qu'ils ſçurent revêtir d'un air

de vraiſemblance, & la préſenterent au Sophi, en forme de plainte ou d'accuſation contre le Gouverneur. Aman ne manqua pas d'appuyer ce Libelle diffamatoire. Ordre de l'Empereur de ſe ſaiſir de la perſonne d'Amur, & de l'amener chargé de fers devant ſon Tribunal, pour y répondre aux plus graves imputations.

Gurgy Khan, un des amis d'Amur, qui demeuroit à Iſpahan, inſtruit de ce qui ſe paſſoit à ſon préjudice, lui dépêcha ſecretement un exprès pour l'avertir du danger qui le menaçoit. Ce courier fit tant de diligence qu'il arriva dans le Ghylan deux jours avant la Garde qu'on avoit envoyée pour s'aſſurer du Gouverneur. Quand il reçut la lettre de Gurgy Kan, il étoit avec

Almerine ſa femme, & Mouly, Marchand Turc ſon ami, que les affaires de ſon commerce avoient amené dans le Ghylan. Amur, dont l'âme étoit auſſi inébranlable que ce promontoire, qui dans le golphe d'ORMUS, brave la fureur des vagues mugiſſantes, fut étonné, ſans être abattu de cette nouvelle. Plein de ſon innocence, il réſolut d'abord de ſe juſtifier, & de confondre la calomnie: mais Almerine & Mouly, s'oppoſerent de toutes leurs forces à ce deſſein. Ils le conjurerent de ne pas ſe livrer lui même à ſes ennemis, & de ſauver promptement ſa vie par la fuite. Ils lui propoſerent de l'accompagner & d'emmener avec eux Riza Kouli ſon fils unique, qui n'avoit pas encore dix ans, & qui

donnoit déja les plus grandes eſpérances. Mouly lui offrit un azyle également ſûr & honorable à Alep ſa patrie, où il tenoit un rang conſidérable par ſa fortune. Mais Amur n'écoutoit qu'avec répugnance ces conſeils timides ; la fuite lui paroiſſoit une lâcheté, & comme un aveu tacite des crimes dont l'accuſoient ſes ennemis. Il ne falloit pas moins qu'une nouvelle lettre qu'il reçut dans cette circonſtance critique pour le déterminer à prendre ce parti. Un de ſes anciens domeſtiques, paſſé au ſervice d'Askery, lui écrivit toutes les particularités de l'odieux complot tramé contre lui par ſon nouveau Maître. Amur ſentit alors tout ce qu'il avoit à craindre, & ne fit plus difficulté de céder aux conſeils de ſon ami, & aux larmes

l'Almerine. Deux heures après il ortit ſecretement de ſa maiſon, omme un coupable qui ſe dérobe u glaive de la juſtice, & ſe mit n chemin pour Alep, avec Mou- y, ſon fils, ſon épouſe, deux eſ- claves fideles, & quelques cha- meaux chargés de ſes effets les lus précieux. Cependant, comme l prévoyoit que ſes ennemis ne manqueroient pas de tirer avan- age de ſa fuite pour achever de e perdre dans l'eſprit de l'Empe- eur, il laiſſa, avant de partir, un némoire adreſſé à l'Empereur mê- ne, où après s'être juſtifié en peu le mots, mais avec cette éloquence nergique & pleine de chaleur, u'inſpire l'innocence perſécutée, lui demandoit vengeance contre es vils calomniateurs qui avoient

ſurpris ſa réligion, & qui forçoient le plus fidele de ſes ſujets à s'exiler de ſa patrie. Les habitants du Ghylan goûtoient les douceurs du repos, tandis que le malheureux Amur, tombé du faîte des grandeurs, traverſoit en fugitif une Province qu'il avoit rendue heureuſe. Ils marcherent d'abord avec tant de diligence, qu'à la pointe du jour ils arriverent à l'extrêmité de la Province d'Arributzan, près d'une méchante chaumiere, où ils entrerent pour prendre quelques rafraîchiſſements. Dirigeant enſuite leur route par Schirwart, ils s'avancerent vers le Mont-Ararat, réſolus de le paſſer, & d'entrer enſuite dans l'Arménie pour ſe rendre à Alep, terme de leur voyage. Après ſix jours d'une marche forcée & preſ-

que continuelle, ils se trouverent au pied de cette partie de la montagne qui est couverte de bois ; & comme ils étoient assez bien armés contre les bêtes feroces, faisant d'ailleurs réflexions, que si on les poursuivoit, ils seroient moins en danger d'être découverts en traversant les bois, ils y entrerent sans délibérer davantage : & suivant un large sentier qui les dirigeoit dans leur marche, ils arriverent dans une petite plaine, où trouvant de l'herbe pour leurs chameaux, ils résolurent de s'y reposer pendant quelque-temps de leur extrême fatigue. Mais bientôt l'accident le plus funeste les plongea tous dans la douleur la plus cruelle, & peu s'en fallut qu'Amur même ne succombât à ce nouveau malheur, quoiqu'il rassemblât

toute sa raison & tout son courage pour le soutenir. Riza Kouly s'étant écarté du reste la compagnie, pour se promener dans le bois, fut apperçu par une Hyene, qui se jetta sur lui pour le dévorer. Cependant il pousse des cris perçants; Mouly & Amur saisis d'étonnement & d'horreur, volent vers l'endroit d'où ces cris sembloient venir; mais avant qu'ils fussent arrivés, l'enfant que le monstre feroce abandonna à leur approche, étoit déjà à demi déchiré. Amur ne put soutenir cet horrible spectacle. L'excès de sa douleur lui ôta presque le sentiment : il s'arrache les cheveux, il se meurtrit la poitrine, il lance vers le Ciel des regards étincelants de fureur, & semble lui demander compte de la mort de son fils. Al-

merine qui n'avoit pu les ſuivre que de loin, n'eut pas plutôt entrevu le corps de ſon cher Riza baigné dans ſon ſang, qu'elle jette un cri & tombe évanouie dans les bras de ſes deux eſclaves qui l'accompagnoient. Quand elle eut recouvré l'uſage de ſes ſens, elle remplit la forêt de ſes cris douloureux, & ſe précipitant ſur le corps tout défiguré de ſon fils, elle l'appelle des noms les plus doux, comme ſi ce fils chéri avoit encore pu l'entendre. Mouly témoin d'une ſcène ſi attendriſſante, partageoit la douleur de ces époux infortunés & n'oublioit rien pour les conſoler; mais voyant que tous ſes efforts ſeroient inutiles, tant qu'ils auroient devant les yeux l'objet qui excitoit & qui renouvelloit leur douleur, il

creuſa ſur le lieu même, avec le ſecours des deux eſclaves, un tombeau pour le malheureux Riza. Almerine connoiſſant ſon intention, embraſſa étroitement le corps de ſon cher fils, comme réſolue de ne s'en jamais ſéparer. Mais Amur, un peu plus maître de ſa raiſon, quoique ſa douleur ne fût pas moins violente, ſeconda les efforts de Mouly, & moitié par prieres, moitié par force, ils arracherent enfin le corps de ſes mains, & ce fut Amur lui-même, qui le cœur briſé de douleur, deſcendit ſon fils dans la tombe, & qui lui rendit les derniers devoirs. Mouly les preſſa de s'éloigner auſſi tôt d'un lieu qui leur avoit été ſi funeſte. Amur y conſentit, il n'en fut pas de même d'Almerine. Pour l'éloi-

gner du tombeau de Riza ; il fallut ui faire violence. Enfin ils ſe remirent en route, accablés de triſteſſe, & le cœur gros de ſoupirs.

Après avoir fait quelques milles lans le même ſentier, ils entrerent dans une vaſte plaine entrecoupée d'une belle prairie, à travers de laquelle couloit un ruiſſeau qui prenoit ſa ſource d'une montagne voiſine, & qui roulant de rocher en rocher, formoit une infinité de caſcades naturelles, dont e doux murmure charmoit les oreilles, & invitoit au repos. Au pied de la montagne ils apperçurent une cabane que la nature ſembloit avoir creuſée dans le roc ; mais il étoit aiſé de voir que l'art avoit ſecondé la nature pour la rendre plus agréable & plus com-

mode. Deux arbres touffus plantés de chaque côté de la grotte, en rendoient l'aſpect plus charmant & plus pittoreſque. Leurs branches entrelaſſées, la défendoient des chaleurs de l'été, & des rigueurs de l'hyver. Tandis qu'Amur, malgré les lugubres idées dont ſon ame étoit remplie, promenoit ſes regards ſur une ſcène ſi intéreſſante, il vit s'avancer vers lui une perſonne ſur le déclin de l'âge, d'un air vénérable, mais triſte, le front ſilloné de rides, les cheveux blanchis par la main du temps, & plus encore par les chagrins dont ſa vie n'avoit été, pour ainſi dire, qu'un cercle continuel. En abordant Amur & ſes compagnons: ſoyez les bien venus dans cette ſolitude, mes enfants, leur dit-il, je n'ai qu'une cabane

vous offrir, mais elle eſt le ſanc-uaire de l'hoſpitalité. Vous n'y trouverez point de ces riches ameublements, ni de ces mets recherchés & délicats dont le luxe couvre la table des Grands pour irriter leur appetit ; mais l'exercice, la paix & l'innocence ſont le véritable aſſaiſonnement d'un repas frugal & peuvent le rendre délicieux. Entrez, & repoſez-vous ſur ce tapis de mouſſe, tandis que je vais vous ſervir ce que l'on peut trouver dans un Hermitage. Ils ne purent ſe refuſer à une invitation ſi obligeante. L'humilité peinte ſur le viſage du bon Vieillard, leur avoit inſpiré la plus parfaite confiance. Il leur préſenta du lait, d'excellens fromages, des dattes, des piſtaches, dont ils mangerent avec plaiſir, en lui rendant

mille actions de graces de ſes maniéres honnêtes & de ſon hoſpitalité.

Après ce repas ſimple & champêtre, il conſidéroit ſes hôtes avec attention, & paroiſſoit fort curieux d'apprendre leur hiſtoire. A la fin ſes regards, par je ne ſçais quel mouvement de ſympathie s'arrêterent ſur Amur, comme s'il avoit lu ſes malheurs dans ſa contenance. Amur le fixe à ſon tour avec le même air d'intérêt & de curioſité. Enfin l'Hermite rompit le premier le ſilence : enfant de l'affliction, lui dit-il, je vois à cette triſteſſe empreinte ſur ton viſage & ſur celui de tes compagnons, que l'ange de l'adverſité a appéſanti ſur vous ſa verge de fer ; je vois à cet air d'abattement que tu es ſans doute un de ces mortels deſtinés en naiſſant

à boire dans la large coupe du malheur. Daigne me raconter ton histoire : si je desire d'en être instruit, ce n'est point par une vaine curiosité : j'ai été malheureux moi même & j'ai appris à être sensible aux malheurs de mes semblables. S'il n'est pas possible à un mortel de réparer les tiens, je pourrai peut-être au moins les adoucir ; peut être le puissant Alsah, qui seme les afflictions sur les enfants des hommes dans des vues toujours sages, veut-il se servir de moi pour verser sur les blessures de ton âme, le baume de la consolation & de la sympathie : car la sympathie est à l'ame, ce qu'est le doux murmure d'un ruisseau, à l'oreille du voyageur, brûlé de l'ardeur du Soleil, & qui gravit avec peine le sommet du mont Taurus. Puisse

le Ciel, répondit Amur, seconder tes desirs ! la pitié seule peut te les inspirer pour un infortuné que tu ne connois pas, & qui ne doit t'intéresser que par ses malheurs ; puisse le Ciel nous rendre à l'un & à l'autre cette douce sérénité d'âme, que nous ne devons attendre que de lui, & qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de nous donner ! Tu ne te trompes pas, en supposant que l'ange de l'adversité nous a frappés des coups les plus sensibles. Je vais te faire le récit de mes malheurs ; j'attends de toi la même complaisance, que tu ne me cacheras pas ceux que tu as aussi essuyés toi-même : ma curiosité naît du même sentiment que la tienne.

Alors Amur, après l'avoir prévenu que cette Dame qu'il voyoit

devant ſes yeux, étoit ſon épouſe, & que Mouly, qu'il lui montra, étoit ſon ami, lui apprit quel étoit ſon nom, ſon pays, ſa famille, & lui fit à peu près le même détail qu'on vient de lire des particularités de ſa vie.

Quand il eut ceſſé de parler, l'Hermite le regardant, lui & ſon épouſe, d'un air d'attendriſſement: vos malheurs, mes amis, leur dit-il, ſont affreux je vous l'avoue; cependant les miens le ſont encore davantage & j'ai paſſé par de plus terribles épreuves. Mais ſuivez-moi dans ce bocage, il rappellera peut-être plus vivement à ma mémoire des événements qui ne s'en effaceront jamais; ce témoin muet de mes plus grands malheurs, m'aidera peut-être à vous les peindre avec des

couleurs plus ſombres & plus énergiques. Etant entrés dans le bocage, ils s'aſſirent ſur le gazon. Alors l'Hermite jettant les yeux ſur un tapis verd qui étoit au milieu, laiſſa échapper quelques ſoupirs, & commença ainſi ſon hiſtoire.

« L'INFORTUNÉ que vous voyez devant vous eſt Rhedy, fils d'Abuzaïd, l'un des plus puiſſants Beglierbegs de la Province de Carimanie. Mon pere, héritier d'un riche patrimoine qu'il avoit conſidérablement augmenté par une ſage économie, réſolut de ne rien épargner pour mon éducation. Après m'avoir fait inſtruire par les plus habiles maîtres dans les ſciences de l'Orient, il ſe détermina à m'envoyer en Europe pour y puiſer

de nouvelles connoiſſances, ſous la conduite d'Abulfeda ſon ami, l'un des hommes les plus ſavants, & les plus accomplis de l'Empire, d'un génie élevé, d'une probité rare, & qui, par un long ſéjour dans les Cours étrangeres, avoit acquis cette politeſſe aimable, cette parfaite connoiſſance du monde, qui ne ſont pas toujours alliées à une vaſte érudition. Dans le même temps que mon pere ne négligeoit rien pour orner mon eſprit, il eût bien deſiré que mon cœur fût devenu ſenſible aux charmes d'Abaſſah, fille de Savi Muſtapha, l'un des principaux Begherbegs de la Province. Il avoit perdu ma mere dans mon enfance; j'étois le ſeul fruit de leur union, & par tendreſſe pour moi, inconſolable d'ail-

leurs de la perte de la plus aimable des épouſes, il n'avoit pu ſe réſoudre à former un nouvel engagement. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il deſirât avec tant de paſſion de me voir lié avec cette jeune perſonne, afin d'avoir au moins l'eſpérance de perpétuer ſon nom, & de ſe voir renaître en quelque ſorte dans ſa poſtérité. Mais quoique j'euſſe déja atteint ma vingtiéme année, les regards de la beauté n'avoient fait encore que de foibles impreſſions ſur mon cœur, & je ne connoiſſois pas encore la puiſſance de l'amour; ſoit que je duſſe ma liberté à une application continuelle à mes études, ſoit que les Dames Perſannes n'euſſent pas aſſez de charmes pour m'inſpirer une paſſion violente & durable, aucune

aucune n'avoit pu me captiver. Mon pere voyant que j'étois en quelque ſorte indifférent aux attraits de ce ſexe aimable, fait pour enchaîner le nôtre, ſe contenta pour lors de me découvrir les vues qu'il avoit pour mon établiſſement. Après un détail des raiſons de convenance & d'intérêt qui devoient me déterminer de préférence pour la fille de Muſtapha, ſans parler du mérite extraordinaire de cette jeune perſonne, il ajouta que cependant il ne prétendoit pas me contraindre dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de ma vie; qu'il me laiſſoit libre de ſuivre mes inclinations dans le choix d'une compagne & d'une épouſe, bien perſuadé que ſi je m'engageois, ce ne ſeroit qu'après les plus mûres

réflexions, du moins que ma conduite passée lui donnoit tout lieu de l'espérer. A cette déclaration de mon pere, je me sentis pénétré des plus vifs sentiments de reconnoissance. Je tombai à ses genoux, j'arrosai ses mains de mes larmes. Comment vous exprimer, lui dis-je, ô le meilleur de tous les peres, combien je suis touché de cette marque singuliere de bonté ! Si je songeois jamais au choix dont vous voulez bien me parler, je jure par toute la tendresse que j'ai pour vous, que je n'oublierai rien pour justifier votre confiance. Mais à présent je pense que jusqu'à mon retour de mes voyages, & jusqu'à ce que mon éducation soit perfectionnée, il ne peut rien m'arriver de plus heureux que de con-

ſerver mon cœur libre d'une paſſion qui nuiroit infailliblement aux progrès de mes études. Mon pere ſatisfait de ma réponſe, m'avertit ſeulement de ne rien précipiter dans une affaire ſi importante, & de me tenir en garde contre les ſurpriſes de mon propre cœur. Enſuite il ne s'occupa plus que des préparatifs de mon départ.

Je brûlois de voir les pays étrangers; je m'en étois formé, du moins de quelques-uns, les idées les plus riantes & les plus romaneſques. Mais malgré cette paſſion ſi naturelle à un jeune homme, je ne pus abandonner, ſans les plus tendres regrets, les lieux chéris qui m'avoient vu naître, & j'eus je ne ſais quels preſſentiments, trop bien juſtifiés par mes malheurs, que je ne

jouirois plus, comme auparavant, de ces plaiſirs purs & ſans mélange qui ſont le partage de la premiere jeuneſſe, & que ma vie dont le cours avoit été juſqu'alors ſi paiſible, ſeroit agitée dans la ſuite par de violentes tempêtes. Je partis pour mes voyages avec mon ami & mon gouverneur Abulfeda. Mon pere nous accompagna juſqu'à Gombroon, dans le Golphe Perſique, où je devois m'embarquer pour Conſtantinople, ſur le premier Vaiſſeau qui feroit voile pour cette Capitale de l'Empire Ottoman, ou pour tout autre Port de la Méditerranée. Après avoir attendu quelques jours, nous apprîmes qu'un Vaiſſeau Turc, frêté pour Veniſe, devoit ſortir du Port dès que le vent ſeroit favorable.

Nous convînmes bientôt du prix de notre paſſage avec Abdalla qui en étoit le Capitaine. Le vent ne fut pas long temps à changer ; il fallut nous ſéparer de mon pere. Rien de ſi touchant que ſes adieux. Mon digne ami, dit-il en adreſſant la parole à Abulfeda, je te confie le ſeul gage qui me reſte de l'amour de ma chere Kadija : veille ſur ce dépôt ſacré ; ſouviens-toi que la vie de ton ami eſt attachée à ſa conſervation. Que le flambeau de ton expérience guide les pas de mon cher Rhedy. Puiſſe ſon ame s'enrichir des tréſors de tes connoiſſances & de ta ſageſſe ! L'homme phyſique eſt formé ; c'eſt de toi que j'attends l'homme moral ; grave ſur-tout dans ſon ame les ſublimes oracles de notre ſaint

Prophete, afin que ſes vertus fleuriſſent, comme on voit fleurir des bocages de citronniers dans les jardins de Damas. Adieu, mon fils, adieu, mon ami; je ne goûterai de plaiſir pendant que vous ſerez éloignés de moi, qu'en anticipant ſur celui dont me comblera votre retour. A ces mots mon pere me ſerra entre ſes bras, nos larmes ſe confondirent, & nous reſtâmes quelque temps dans cette ſituation, ſans pouvoir proférer une parole. Mais Abulfeda craignant que la violence de ces tranſports de tendreſſe ne nous devînt funeſte à l'un ou à l'autre, m'arracha d'entre ſes bras, & me pouſſant dans le Vaiſſeau, il ordonna aux Matelots de lever l'ancre. Il fut promptement obéi; & comme nous avions le vent en

poupe, bientôt le rivage disparut à nos yeux, & je ne vis plus que le vaste Océan, & un hémisphere sans bornes. Les premiers jours de notre navigation, je perdis le sommeil & l'appétit; mais ils revinrent bientôt l'un & l'autre au secours de la nature épuisée, & ma gaieté sembloit renaître à mesure que nous approchions de l'Europe Enfin, au bout de quatre mois nous abordâmes à Venise. Je fus surpris & comme enchanté à la premiere vue de cette Ville superbe, prodige de l'industrie humaioe, qui, s'élevant au milieu des mers, semble destinée par sa situation à donner des loix à cet indomptable élément. Le nombre étonnant de ses ponts & de ses canaux, la magnificence de ses bâtiments, cette multitude de

Vaiſſeaux de rant de nations différentes qui rempliſſent ſes Ports, & qui ſemblent verſer dans ſon ſein toures les richeſſes de l'univers, me donnerent une haute idée de la grandeur & de l'opulence des Européens.

Après un ſéjour de trois ſemaines à Veniſe, nous viſitâmes Florence, Rome, Gênes & les principales Villes d'Italie. Nous fîmes le trajet de Livourne à Gibraltar ſur une Frégate Angloiſe, traverſant enſuite l'Eſpagne, la France, l'Allemagne, la Pologne & la Tranſylvanie nous arrivâmes à Conſtantinople après une courſe d'environ trois cent mille, & dix-huit mois après notre départ de Gibraltar. En étudiant les mœurs, la politique, le culte religieux de tant de

nations différentes, j'avois appris à connoître les hommes. La diversité de tant de scenes qui s'étoient succédées si rapidement à ma vue avoit tellement distrait mon imagination, que j'en avois presque oublié ma patrie. Je ne me sentois plus ces desirs empressés d'y retourner, si naturels à un jeune voyageur qui prend son premier essor dans le monde, cette inquiétude dont il ne peut se défendre quand il se voit éloigné de sa famille, & des lieux de sa naissance. Je regardai le monde comme un vaste théâtre où j'étois moi-même destiné, comme le reste des hommes, à jouer mon personnage. En parcourant une partie du globe, la sphere de mes idées s'étoit agrandie, & je sentois tous les jours di-

minuer cette prédilection que nous avons naturellement pour un coin de la terre plutôt que pour un autre. La Perse n'étoit plus pour moi l'univers. Si j'eusse été libre de faire un choix, je me serois fixé de préférence dans le pays qui m'auroit offert le plus d'agréments du côté du physique & du moral, où surtout les libertés civiles & religieuses auroient été moins restreintes ; car j'avois secoué les préjugés de mon enfance, & je trouvois des vertus parmi les sectateurs d'Omar (1), & même parmi les infideles qui blasphêment le nom du plus

(1) Omar, le premier des Califes, après Mahomet, & son légitime successeur, selon les Turcs, est regardé comme un usurpateur par les Perses zélés sectateurs d'Aly. De-là une haine irréconciliable entre les deux Nations.

vénérable & du plus saint des Prophetes. *

Tandis que je courois ainsi de contrée en contrée avec toute l'ardeur d'un jeune homme dont l'avide curiosité cherche continuellement de nouveaux objets pour jouir d'un nouveau plaisir, il m'arriva un accident qui me plongea dans la plus profonde douleur, & qui me fit renoncer pour quelque temps à cette vie errante & tumultueuse, je veux parler de la mort de mon ami, & de mon gouverneur Abulfeda. Je le regardois comme un second pere ; aussi en avoit-il pour moi toute la tendresse. Il ne dédaignoit point de descendre jusqu'à la plus intime familiarité avec son éleve. Ses manieres douces & prévenantes, mais sur-tout les fré-

quentes marques de confiance qu'il me donnoit, m'avoient entiérement gagné. Je ne lui cachois aucune de mes actions, pas même une seule de mes penſées. Nos entretiens étoient pour moi une ſource continuelle d'inſtruction. C'étoit une de ſes ſentences favorites, que tous les accidens de la vie ne peuvent rendre l'homme malheureux, & qu'il ne peut l'être que par le ſentiment du crime. Rien ne réjouiſſoit tant le cœur de ce vertueux ami que de me voir faire une bonne action, & il m'en donnoit ſouvent lui-même l'exemple. Abulfeda étoit une de ces grandes ames qui embraſſent l'univers entier dans leur bienveillance. Il regardoit le genre-humain comme une famille immenſe diſperſée ſur la face de la

terre. Tous les hommes étoient ſes freres, tous avoient des droits à ſa bienfaiſance, ſans diſtinction de pays, de culte, de religion. Je ſentois toute la grandeur de ma perte, & je reſtai près d'un mois enfermé dans ma chambre pour pleurer mon cher Abulfeda. Mais l'excès de ma douleur, & cette eſpece d'empriſonnement volontaire ayant altéré ma ſanté, je réſolus, pour la rétablir, de hâter mon retour dans ma patrie, & de faire le voyage par terre en traverſant l'Arménie & la Georgie. J'étois ſur-tout fort curieux de voir ce dernier pays, ſur ce que la renommée publioit des généreux efforts qu'avoient faits ſes Princes pour défendre leur propre indépendance, & la liberté de leurs

Sujets, contre les attaques des Perſes & des Ottomans. De Conſtantinople à Teflis, Capitale de la Georgie, il ne m'arriva rien de remarquable. J'étois déterminé à ne pas faire un long ſéjour dans cette derniere Ville, privé des douceurs de la compagnie de mon cher Abulfeda, je ne trouvois plus le même plaiſir en voyageant. Toutes les beautés de la nature étoient comme mortes pour moi, & ne s'offroient plus à ma vue qu'enveloppées d'un crêpe funebre. Je ſoupirois pour la Perſe. Il ne me reſtoit qu'un ami, qu'un ſeul ami ſur la terre; il me tardoit de le preſſer entre mes bras, & d'épancher mon cœur dans celui du plus tendre de tous les peres. Mais l'amour m'attendoit à Teflis pour me ſou-

mettre à ſon empire, & me faire éprouver tous les malheurs qu'il ne traîne que trop ſouvent à ſa ſuite. J'avois employé le peu de temps que je m'étois propoſé de demeurer dans cette Ville à étudier le génie & le caractere de ſes habitants. Ils ſemblent naître avec l'amour de la liberté, fiers ſans arrogance, braves ſans férocité ; ils préféroient la mort à l'eſclavage. Les Georgiens ſont les Spartiates de l'Aſie ; & je ne fus plus ſurpris qu'une Nation animée de ce noble eſprit d'indépendance faſſe trembler les Ottomans, malgré le peu d'étendue de ſon territoire.

La veille du jour fixé pour mon départ, j'allai prendre congé de quelques perſonnes d'un rang & d'un mérite diſtingué dont j'avois

fait connoiſſance. Le matin en revenant d'une de ces viſites, je me trouvai environ à un demi mille de Ville, à l'entrée d'une petite avenue qui aboutiſſoit à la grande route ; la porte en étoit ouverte ; il faiſoit une chaleur brûlante, contre laquelle les arbres ſembloient m'offrir leur ombrage ; d'ailleurs ce chemin me paroiſſoit le plus court pour me rendre à mon logis. J'entre dans l'avenue : elle étoit bornée d'un côté par une plaine couverte de la plus riche moiſſon, & de l'autre par une muraille bordée d'une charmille dont je ſuivis la direction. A peine avois-je fait cent pas que mes oreilles furent frappées de la voix de quelques femmes, qui ſembloit venir du côté de la muraille. La curioſité me fit monter

ſur une hauteur qui dominoit la charmille. Dans un vaſte & riant jardin, j'apperçus trois femmes qui s'entretenoient, aſſiſes ſous un berceau près d'un large baſſin de marbre, où elles venoient ſans doute de ſe baigner. Deux de ces Dames ôterent leur voile, & quoique d'une beauté rare, elles ne firent naître en moi qu'un ſentiment d'admiration. La troiſieme, ſans avoir ôté ſon voile, ſe leva pour ſe promener ſur une terraſſe qui régnoit le long de la charmille. Je fus d'abord frappé de l'élégance & de la fineſſe de ſa taille ; mais craignant d'être découvert, je me gliſſai derriere un arbre, d'où je pouvois obſerver tous ſes mouvements. Je la ſuivis des yeux le long de la terraſſe. Elle alla & revint pluſieurs fois ; mais

toujours couverte de ſon voile. Je trouvois je ne ſais combien de graces dans ſa démarche, dans ſon maintien, dans toutes ſes manieres. Je ſentois au-dedans de moi-même un certain trouble que je n'avois jamais éprouvé, & dont je ne connoiſſois pas encore la cauſe. Je maudiſſois le voile qui me déroboit les traits de ſon viſage. A la fin elle s'en dépouilla, & mes yeux furent éblouis : je crus voir une de ces beautés immortelles qui habitent les demeures fortunées. Je ne pouvois me raſſaſier de contempler cette charmante inconnue; mon ame étoit inondée d'un torrent de volupté. J'aimois, je brûlois, j'éprouvois tous les tranſports de la plus violente paſſion, & je ne voyois aucune poſſibilité

de la déclarer à la charmante perſonne qui me l'avoit inſpirée. Le hazard m'en offrit l'occaſion. En examinant attentivement ſi le mur ne ſeroit pas acceſſible par quelque endroit, je crus m'appercevoir qu'une porte du jardin, à trente pas de moi, étoit un peu entr'ouverte. Le cœur palpitant de joie, je m'approche, & je vois que je ne me ſuis pas trompé : mais tout à coup une réflexion m'arrête. Je vais peut-être offenſer ce que j'aime. Mon eſprit flotte long-temps irréſolu. A la fin l'amour l'emporte ; je me gliſſe dans le jardin. J'avois remarqué que la belle inconnue, un livre à la main, s'étoit retirée dans un cabinet de verdure, à un des bouts de la terraſſe. En approchant de ce cabinet ; je fus ſaiſi d'un tremble-

ment univerſel, & mes genoux ſe déroboient ſous moi. Pardonnez, lui dis-je, Madame, d'une voix mal aſſurée, pardonnez à la témérité d'un malheureux jeune homme qui a parcouru une grande partie de la terre, ſans être ſenſible aux charmes de votre ſexe, mais qui n'eſt plus le même depuis qu'il a eu le bonheur de vous voir. Oui, Madame, vous avez vaincu ſon indifférence, & ce triomphe n'étoit réſervé qu'à votre beauté. Daignez encourager d'un ſourire la paſſion la plus pure & en même temps la plus violente; car tant de charmes ne peuvent en faire naître une médiocre.

Sélima, car c'étoit le nom de cette jeune perſonne, liſoit quand j'entrai dans le berceau. Elle treſſaillit en voyant un inconnu tom-

ber à ſes pieds. Pendant que je parlois, elle me regardoit d'un air ſtupefait, confus, indigné. Cependant je ne ſais ſi un peu de tendreſſe ne ſe mêloit pas à ce dernier ſentiment. Après m'avoir écouté ſans m'interrompre : Jeune inſenſé, me dit-elle, quel mauvais Génie a pu te conduire dans ces lieux ? Sais-tu qu'il y va de ta vie ſi tu étois découvert ? Comment as-tu oſé pénétrer dans cette retraite qui auroit été ſacrée à tout amant reſpectueux ? Mais comme je puis être la cauſe de ton imprudence, je ſuis bien éloignée de deſirer que tu en portes la peine. Fuis pour dérober ta tête aux dangers qui la menacent, & ſi ce motif n'eſt pas aſſez preſſant pour toi, fuis, je t'en conjure, par reſpect pour ma répu-

tation. Je braverois mille morts, Madame, lui répondis-je, pour reſter un moment de plus à vos pieds ; mais j'eſpere que je ſerai peut-être aſſez heureux pour vous faire mieux connoître dans la ſuite toute l'ardeur de ma paſſion. J'obéis donc à vos ordres, Madame, non par crainte des dangers dont je pourrois être menacé. Mais votre réputation eſt intéreſſée à ce que je m'éloigne ſans délai : je vous quitte, Madame, quelque cruelle que ſoit pour moi cette ſéparation. Je me hâtai de rentrer dans la Ville pour faire des informations ſur le nom, la naiſſance, la fortune d'une perſonne qui m'étoit tout à coup devenue ſi chere. Ces recherches furent faites avec tant de ménagement, qu'on ne

dut pas même en ſoupçonner le motif.

J'appris qu'elle étoit fille d'Ezadallah, Gentilhomme Georgien, d'honneur & de probité, qui jouiſſoit de l'eſtime générale de ſes Citoyens. Flatté de ces découvertes, je ne ſongeai plus qu'à trouver le moyen de m'introduire dans la maiſon d Ezadallah. L'entrée m'en fut ouverte par Iſmaël Khan, autre Gentilhomme Georgien que je connoiſſois, & qui étoit un de ſes intimes amis. Ezadallah me reçut avec toute l'honnêteté que je pouvois deſirer. A ma premiere viſite il ne me fut pas poſſible d'entretenir Sélima; mais au moins j'eus le plaiſir de la voir : il eſt vrai qu'elle ne parut qu'avec ſon voile; mais je me crus encore favoriſé;

car les femmes en Orient ne paroiſſent jamais devant des étrangers. Cependant Ezadallah le permettoit à ſa fille. Il connoiſſoit les mœurs & les coutumes des nations Européennes, chez leſquelles le ſexe le plus aimable, bien loin de porter des chaînes, regne par cet empire naturel que la bauté a ſur les cœurs. Auſſi donnoit il plus de liberté à Sélima que les femmes n'en ont ordinairement en Aſie; mais pour ne pas heurter un uſage ſacré chez les Georgiens, il l'avoit accoutumée dès ſon enfance à porter un voile.

Quoique cette triple gaze, qui couvroit tant de charmes, mortifiât cruellement mon amour, j'employai tout l'art dont j'étois capable, pour m'inſinuer dans les bonnes

bonnes graces de Sélima, & je crus m'appercevoir que mes efforts n'étoient pas tout-à-fait inutiles. Ezadallah m'invita à revenir toutes les fois que mes occupations me le permettroient. Comme je n'en avois point d'autre que celle de chercher tous les moyens de plaire à ſon adorable fille, jugez avec combien de joie je reçus cette invitation. Cependant pour ne pas marquer trop d'empreſſement, je ne reparus que deux jours après chez Ezadallah. Je vis, comme la premiere fois Sélima, mais ſans pouvoir lui parler de mon amour. Je tremblois même qu'on ne pénétrât mon ſecret, & que mes regards, peut-être trop paſſionnés, ne me trahiſſent. S'il m'arrivoit de lui adreſſer la pa-

role, elle me répondoit d'une voix tremblante & entrecoupée, & je trouvois dans le ſon de cette voix, je ne ſçais quoi de ſi tendre, que mon ame en étoit toute émue. Cette remarque que je fis avec un plaiſir inexprimable, me jetta dans une diſtraction dont il étoit aiſé de s'appercevoir. Je devins embarraſſé, & cet embarras perçoit malgré moi dans toutes mes manieres. Les grandes paſſions ſe décélent par les efforts mêmes que nous faiſons pour les cacher; elles ont un langage muet, mais expreſſif, qu'il n'eſt pas difficile d'entendre avec la moindre connoiſſance du cœur humain : Rien n'échappe, ſur-tout aux yeux intéreſſés de l'amour. Sélima, qui avoit lu ſans doute ce qui ſe paſſoit

au fond de mon cœur, après avoir joui, pendant quelque temps, de son triomphe, se retira sous quelque prétexte ; & je crois qu'elle y auroit songé plutôt, si le voile officieux, à travers lequel elle pouvoit voir sans être vue, n'eût caché certains mouvements qui devoient se peindre sur son visage, & qui sur le mien n'étoient que trop visibles ; mais je me flattois peut-être. J'interprétois trop favorablement certains signes équivoques qui pouvoient me tromper. Peut-être ne me persuadois-je que j'étois aimé, que parce que je le désirois passionnément. En effet, pouvois-je compter sur ce bonheur, tandis qu'un seul mot de la bouche de Sélima, ne m'en avoit pas encore assuré ?

itized by Google

Ces réflexions me rendirent encore plus rêveur. Je brûlois de lui renouveller mes tendres protestations, quand, mettant par hazard la tête aux jalousies d'une croisée qui donnoit dans le jardin, j'apperçus la maîtresse de mon ame entrant dans le même berceau où je lui avois fait ma premiere déclaration. Mon cœur tressaillit d'espérance & de joie. Je ne pouvois trouver une occasion plus favorable de l'entretenir sans témoins. Malgré mon impatience d'en profiter, je balançai assez long-temps, retenu par cette pudeur, cette timidité naturelle à un amant délicat & sans expérience. Enfin, cédant à un penchant irrésistible, je me dérobai adroitement de l'assemblée qui étoit confuse & nom-

breuſe, & ſans être remarqué, j'entrai dans le jardin. En approchant de ce berceau qui renfermoit l'arbitre de ma deſtinée, je ſentis renaître mes premieres allarmes ; mon cœur battoit avec violence. C'eſt à regret, belle Sélima, lui dis-je, en me jettant à ſes pieds, que je viens vous troubler dans vos rêveries ſolitaires. Jugez de mon amour, puiſqu'il a été plus fort que la crainte de vous déplaire. Ah ! Madame, je ſuis le plus malheureux de tous les hommes, ſi vous voyez ma paſſion avec indifférence. Ne me laiſſez pas davantage dans la plus cruelle incertitude. Parlez, Madame, prononcez mon arrêt : dois-je vivre ou mourir ? N'exigez point de réponſe de moi, me dit Sélima, j'ai

nn pere. Et ſi ce pere, Madame, à qui je me ferois un crime de découvrir mes ſentiments, ſans avoir au moins quelque aſſurance qu'une pareille démarche ne déplairoit pas à ſon aimable fille ; ſi ce pere daignoit entrer dans mes vues, & couronner ma flamme par le don de votre main, oſerois-je eſpérer que votre obéiſſance ne ſeroit pas un ſacrifice? J'ai cru, Seigneur, me dit-elle, en me jettant le regard le plus tendre, découvrir en vous beaucoup d'excellentes qualités, & peut-être deſirerois-je que mon pere n'y fût pas inſenſible, ſi, d'après une connoiſſance plus intime, votre caractére ne démentoit pas ces apparences favorables. Enchanté de cette réponſe, je me ſaiſis de ſa main, qu'elle m'aban-

donna en rougiſſant, & je la couvris de baiſers. Enfin, je me ſéparai d'elle dans des tranſports de joie capables d'altérer ma raiſon. Conſidérant qu'un attachement de cette nature me retiendroit longtemps à Téflis, je donnai un contre-ordre pour mon départ ; &, après avoir renvoyé un certain nombre de valets & de chameaux que j'avois loués dans le deſſein de continuer mon voyage, je me livrai tout entier aux ſoins de mon amour.

Mes viſites chez Ezadallah devinrent beaucoup plus fréquentes. Je mis tout en uſage pour gagner ſon eſtime, & je fus aſſez heureux pour y réuſſir. Quand il me parut diſpoſé à mon égard, auſſi avantageuſement que je pouvois

le desirer, je ne lui fis plus un myſtere de ma paſſion pour Sélima. Je ne pouvois m'attendre à une réponſe plus flatteuſe. Ezadallah m'accordoit ſa fille, ſi élle y conſentoit elle-même, & ſi je pouvois obtenir l'aveu de mon pere. Je ne tardai pas à être aſſuré de celui de l'aimable Sélima. Après la déclaration que j'avois faite à Ezadallah, je pouvois l'entretenir ſans témoins, & j'avois ſi bien ſçu me rendre maître de ſon cœur, qu'elle ne ſoupiroit pas moins que moi-même après l'heureux moment qui devoit nous unir l'un à l'autre. Pour gagner le ſuffrage de mon pere, je lui écrivis la lettre la plus ſoumiſe, la plus tendre, la plus preſſante, en un mot, une de ces lettres dictées par l'amour, qui eſt un ſi

grand maître d'éloquence. J'en chargeai un exprès, avec promeſſe de le récompenſer plus que généreuſement, s'il étoit expéditif. En attendant ſon retour, je paſſai les moments les plus délicieux avec Sélima. Plein de ces doux tranſports que produit la certitude d'être aimé de ce que l'on aime, nous n'étions occupés qu'à nous donner toutes les marques innocentes d'une paſſion réciproque. Un geſte, un regard, un ſoupir, tout nous intéreſſe, tout nons enchante dans l'objet aimé, & les choſes même les plus indifférentes, ſemblent avoir je ne ſçais quels rapports à la paſſion dont notre ame eſt préoccupée.

La promeſſe que j'avois faite au courier lui donna des aîles. J'eſpé-

rois une réponſe favorable, & je ne fus point trompé. Mon pere m'écrivoit que, quoiqu'il eut été jaloux de former une alliance entre ſa maiſon & celle de Muſtapha, ce que je ne devois pas ignorer, après les ouvertures qu'il m'avoit faites là-deſſus ; cependant il approuvoit mon choix ; que tout ce qu'il deſiroit, c'eſt que ſon cher fils l'unique objet de ſa tendreſſe, fût heureux, & que je ne pouvois manquer de l'être avec une jeune perſonne qui réuniſſoit les qualités les plus eſtimables, à toutes les graces de ſon ſexe. Il finiſſoit en me recommandant de hâter la célébration de mon mariage, & de partir immédiatement après avec mon épouſe, ſi nous voulions recevoir ſa bénédiction. Qu'il étoit dans un

état de langueur & de dépériſſement, & que ſa mort, à en juger par certains ſignes qui en ſont les avant-coureurs, ne pouvoit être fort éloignée.

Je fus conſterné de cette nouvelle. En ſongeant que j'allois perdre le plus digne de tous les peres, toute ma tendreſſe pour lui ſe réveilla, je verſai des torrents de larmes, mon cœur fut déchiré. Ce fut alors que je me rappellai avec plus de reconnoiſſance que jamais, toutes les marques que j'avois reçues de ſa bonté & de ſon affection vraiment paternelles; des ſoins qu'il avoit pris de mon enfance & de mon éducation; toutes ſes tendres inquiétudes pour mon bonheur. Je communiquai cette lettre à Sélima, elle mêla ſes larmes aux mien-

nes. Nous convinmes de remettre la cérémonie de notre mariage juſqu'à notre arrivée à Kerman. Ainſi je partis dès le lendemain avec Sélima & Zady Khan ſon frere, qui voulut nous accompagner. Mais comme nous n'étions plus qu'à deux journées de Kerman, je reçus la nouvelle de la mort de mon pere : hélas ! c'étoit en prononçant le nom de ſon cher fils, qu'il avoit rendu le dernier ſoupir ; & ce fils n'avoit pu prodiguer à ce bon pere expirant tous les ſoins de ſa tendreſſe ; ce fils infortuné n'avoit pas eu la conſolation de lui fermer les yeux. Ces triſtes penſées ajoutoient encore à ma douleur, qui cependant étoit beaucoup adoucie par la tendre ſympathie de Sélima. Nous redoublâmes

notre marche, afin d'arriver assez-tôt à Kerman, pour rendre à mon pere les honneurs funébres. De combien de larmes j'arrosai ses cendres cheries! & cependant mon cœur me disoit que je ne pleurois pas assez. Ma douleur ne pouvoit être plus vive, & je me reprochois mon insensibilité. Après avoir donné un libre cours aux sentiments de la nature, mon ame reprit par degrés sa premiere sérénité, & je ne songeai plus qu'à remplir mes engagements avec Sélima, sitôt que le temps de mon deuil seroit écoulé.

Mais que ceux qui liront l'Histoire de ma vie, apprennent combien il faut peu compter sur le bonheur! Il n'en est point de réel ou dumoins de solide sur la terre, & celui que des mortels insensés re-

gardent comme le plus assuré, me paroît aussi peu stable que ces dômes à demi ruinés de Palmyre, qu'ébranle le moindre orage, & qui sous la chûte inopinée de leurs débris, écrasent l'infortuné voyageur.

Savi Mustapha instruit que j'avois amené avec moi de Georgie, une jeune personne, que j'étois résolu d'épouser, dès que le temps de mon deuil seroit expiré, m'écrivit que mon pere lui avoit fait l'honneur de rechercher son alliance. Qu'ils étoient même convenus de mon mariage avec Abassah. Qu'au reste il n'avoit promis sa fille, que sur la parole de mon pere, qu'à mon retour de mes voyages je ratifierois avec plaisir tous ses engagements; ce qui prouvoit que j'en avois une parfaite connoissance,

n'étant pas d'ailleurs vraiſemblable que mon pere eût pouſſé les choſes ſi loin ſans m'en avoir prévenu, & ſans être bien aſſuré de mon conſentement. Qu'ainſi il eſpéroit que je ne déſavouerois pas mon pere, en me refuſant à une alliance également honorable aux deux familles, & qui les uniroit par les liens ſacrés du ſang & de l'amitié.

La propoſition du Beglierbeg ne fit aucune impreſſion ſur un cœur tout dévoué à Sélima, que je n'aurois pas abandonnée pour tout l'or de Golconde, pour le trône-même de Perſe. Mais curieux de voir ſi Sélima n'en ſeroit pas un peu plus affectée, je la pris en particulier, & lui ayant remis la lettre de Muſtapha, je la priai de la lire. Après l'avoir lue, elle me la rendit en me

regardant d'un air tendre, rêveur, abattu. Que ce regard dont mon cœur fut pénétré me disoit de choses à la fois ! Il me peignoit en même-temps son amour, sa timidité, ses allarmes. J'y voyois encore un aveu de sa dépendance, avec une certaine délicatesse de sentiment, qui sembloit lui défendre de faire usage de tant de moyens puissants qu'elle avoit pour s'assurer l'empire de mon cœur. Comme elle gardoit le silence; que pense, lui dis-je, ma chere Sélima de cette Lettre ? La question la surprit étrangement, & la jetta dans un embarras, dans une confusion qui avoit pour moi mille charmes. Qu'en pense Rhedy lui-même, me répondit-elle ? Pour moi la proposition me paroît trop avantageuse, pour être rejettée par

un jeune homme ambitieux, qui eſt le maître d'augmenter ſa fortune par cette alliance, & d'ajouter un nouveau luſtre à ſa famille. Et ma chere Sélima me conſeille-t'elle de n'être qu'ambitieux, & d'accepter la propoſition? Tout ce que Sélima deſire, c'eſt que Rbedy ne conſulte que ſes inclinations ſur ſon bonheur, ſans aucun égard pour elle. S'il croit être plus heureux avec Abaſſah, Sélima retournera dans ſa patrie, avec ſon frere, & ſes vœux les plus chers ſeront toujours pour le bonheur d'un homme qu'elle a aimé tendrement, & qu'il n'eſt plus peut-être, hélas, en ſon pouvoir d'oublier. Ici ſes yeux ſe remplirent de larmes. Je n'étois plus le maître de moi-même. Je la ſerrai dans mes bras dans une ef-

pece de raviſſement. Pardonne, lui dis-je, ô la plus chere & la plus aimable des femmes, pardonne un artifice innocent dont je me ſuis ſervi pour éprouver la force & la délicateſſe de ton amour. Je ſavois que j'étois aimé, mais ſans cette épreuve, j'aurois peut-être ignoré que je ſuis & le plus aimé & le plus heureux de tous les mortels. N'en doute pas mon cœur eſt à toi, & il eſt à toi ſans partage. Toutes les beautés de l'univers te le diſputeroient envain : toi ſeule es digne de le poſſeder, & je ſens qu'il n'y a que toi ſeule qui puiſſe me rendre parfaitement heureux.

Après nous être abandonnés pendant quelque temps aux plus doux tranſports que le cœur humain puiſſe éprouver, Sélima ne me diſſimula

pas, combien elle craignoit que je n'offensasse un des plus puissants Beglierbegs de Perse, en rejettant une alliance dont mon pere & lui avoient formé le projet, & que m'offroit à présent Mustapha lui-même. Pour calmer ses allarmes, autant qu'il dépendoit de moi, je lui promis d'écrire à Mustapha, dans les termes les plus honnêtes & les plus respectueux. Malgré le peu de vraisemblance qu'il s'attendit sérieusement que j'épouserois sa fille, puisqu'il n'ignoroit pas toute l'étendue de mon attachement pour Sélima, quoique je visse bien qu'il ne cherchoit qu'un refus, pour se déclarer ouvertement mon ennemi; cependant je crus que je ne pouvois aumoins me dispenser de lui écrire, pour ne pas achever d'aigrir un homme, dont

le reſſentiment n'étoit pas à mépri-ſer, ſur-tout dans la ſituation où je me trouvois, ſans ſupport & ſans amis.

Je lui écrivis donc que j'étois dans la derniere ſurpriſe de ce qu'il m'aſſuroit que mon pere avoit traité avec lui de mon mariage avec ſa fille. Que c'étoit une particularité dont je n'avois pas la moindre connoiſſance, & que je voulois bien croire cependant ſur ſon témoignage. Que ſi mon pere avoit eu avec lui quelques pourparlers ſur cette affaire, ce n'avoit été que pendant le cours de mes voyages ; qu'en ſuppoſant que des pourparlers, de ſimples propoſitions fuſſent des engagements, je lui demandois à lui-même, voulant bien le prendre pour juge dans ma propre cauſe,

ſi ces engagements contractés à mon inſçu, pouvoient me lier au Tribunal de l'honneur & de l'équité? Que ſi mon pere avoit promis qu'a retour de mes voyages, j'y ſouſcrirois avec plaiſir, il ne falloit point conclure de ces expreſſions que j'en euſſe la moindre connoiſſance, que c'étoit ſeulement un hommage rendu aux charmes d'Abaſſah, & une preuve de la bonne opinion qu'il avoit de mon diſcernement. Qu'en effet perſonne ne rendoit peut-être plus de juſtice que moi au mérite de ſa fille. Mais que le Ciel ne nous avoit pas ſans doute fait naître l'un pour l'autre. Que l'amour étoit un ſentiment libre & indépendant de notre volonté. Que j'étois trop honnête homme pour donner ma main à ſa fille, quand

je ne pouvois lui donner mon cœur. Que j'étois attaché à une jeune Georgiene par les nœuds les plus inviolables, ceux de l'amour, de la bonne foi & de la reconnoissance. Que ne pouvant donc accepter l'honneur de son alliance, quoique j'en sentisse parfaitement tous les avantages, je souhaitois à sa fille un époux, non qui l'estimât plus que je ne faisois moi-même, mais qui eût pour elle un sentiment plus tendre, & que les graces de sa personne devoient naturellement inspirer.

Cette réponse, quoiqu'aussi ménagée qu'elle pouvoit l'être, choqua vivement l'orgueil du fier Beglierbeg, & j'éprouvai bientôt les funestes effets de sa vengeance.

Le grand Visir Aman Ola, ami

& patron de Muſtapha, faiſoit alors une tournée dans les provinces méridionales de Perſe, ſous prétexte de faire droit ſur un grand nombre de plaintes qu'on avoit portées à la Cour, & d'appaiſer quelques ſoulevements qu'il n'attribuoit qu'à un eſprit d'indépendance ; mais qui dans le fond n'étoient occaſionnés que par ſon adminiſtration tyrannique. Auſſi ſon véritable but étoit d'en découvrir les auteurs, & de s'en défaire, à quelque prix que que ce fût, pendant qu'il étoit à Kerman. Il s'étoit logé dans la maiſon de Muſtapha, qui ſaiſit cette occaſion de me repréſenter au Viſir, comme un eſprit factieux & ennemi de ſon gouvernement ; car le Sophi plongé dans les délices du Serrail, endormi dans les bras de la mo-

leſſe avoit entiérement abandonné au Viſir les renes de ſon Empire. Muſtapha qui avoit juré ma perte, ajouta que j'étois riche, & que je ne l'étois que par les crimes de mon pere ; que c'étoit une juſtice de me dépouiller d'un bien que je ne devois qu'à ſes rapines. Que même en bonne politique, le Viſir ne pouvoit s'en diſpenſer. Que c'étoit arracher des mains d'un furieux des armes que je ne tarderois pas à tourner ouvertement contre lui-même. Qu'il avoit des preuves que je me ſervois de ma fortune, pour me faire des créatures, & que j'attiſois en ſecret le feu de la ſédition.

Il n'en falloit pas tant pour que je paruſſe coupable aux yeux du Viſir. J'étois riche, je ne pouvois

être

être innocent. Ma perte fut auſſitôt réſolue. Aman pouſſé par l'avarice & la vengeance, commença à me pourſuivre au nom de ſon maître, comme poſſeſſeur d'un bien que mon pere avoit uſurpé. Des témoins vendus à Muſtapha, inférerent que l'accuſation étoit fondée. Enfin après quelques formalités d'uſage, je me vis dépouillé de la ſucceſſion de mon pere. Les principaux habitants de Kerman, qui avoient connu ſa probité, & qui chériſſoient ſa mémoire, furent vivement indignés de l'horrible injuſtice de cette Sentence.

Grand Dieu! s'écria Amur, juſqu'à quand ſouffrirez-vous que les crimes de ce monſtre demeurent impunis? n'en a-t'il pas encore comblé la meſure? C'eſt ſans doute un

de ces fleaux que vous avez deſtinés, comme les peſtes & les tremblements de terre, à punir les enfants des hommes. Mais, ô Dieu juſte ! comment permettez - vous que l'innocent ſoit confondu avec le coupable, & que les plus gens de bien ſoient expoſez à la perſécution d'un ſcélerat devenu l'horreur & l'exécration de toute la Perſe ?

Ce que vous venez d'entendre, reprit l'Hermite, n'eſt rien, en comparaiſon des maux que le Barbare me préparoit. Non content de s'être enrichi de mes dépouilles, de m'avoir réduit à une eſpece de néant, il étoit réſolu, ſans doute à l'inſtigation de ſon infâme complice, de me porter un coup plus cruel que la mort, de m'enlever

l'idôle de mon âme, ma chere Sélima, le ſeul objet qui m'attachoit encore à la vie. Ce complot tramé dans le ſilence, fut exécuté avec des circonſtances que je ne puis me rapeller ſans frémir d'horreur.

J'avois gardé un profond ſecret ſur la beauté de Sélima ; ſecret de la derniere importance, tant qu'elle n'étoit pas mon épouſe. Ainſi de crainte qu'on ne connût le tréſor que je poſſédois, & d'expoſer tant de charmes aux regards brûlans du deſir, j'avois obtenu d'elle, que juſqu'à notre mariage ; elle ne paroîtroît que voilée, même devant les perſonnes de ſon ſexe. Précaution inutile ! Une femme qu'elle avoit amenée avec elle de Georgie, s'étant avifée un jour de van-

ter les charmes de ſa maîtreſſe devant quelqu'uns des eſclaves de Muſtapha, ceux-ci ne manquerent pas de rapporter à leur maître ce qu'ils venoient d'entendre. Le perfide recueillit avidement ce diſcours, & ſe hâta d'avertir le Viſir, que cette jeune Georgienne, que je cachois ſi ſoigneuſement dans ma maiſon, étoit d'une beauté extraordinaire. Cette nouvelle n'étoit rien moins qu'indifférente à Aman, qui pour ſe maintenir dans la faveur du Sophi, s'étoit rendu le vil miniſtre de ſes plaiſirs. Il avoit rempli ſon Serrail des plus belles perſonnes de l'Empire, ſachant qu'il ne pouvoit faire de préſent plus agréable à un Prince voluptueux. Ce fut dans le même deſſein qu'il réſolut de m'enlever Sélima, ſi le portrait que

cette malheureuſe femme faiſoit de ſa beauté, répondoit à l'original. Comme ils ne pouvoient s'en aſſurer, qu'en lui arrachant ſon voile, ils pratiquerent ſecrettement cette miſérable femme, pour ſe procurer un accès auprès de ſa maîtreſſe. Ils n'eurent pas de peine à gagner cette ame venale. Une groſſe ſomme d'argent fut le prix de ſa perfidie. Sélima ſe promenoit ſouvent avec elle ſans aucune autre ſuite, dans un jardin attenant ma maiſon; ſeuls & triſtes reſtes de l'héritage de mon pere, qu'eût reſpecté l'avarice du Viſir. Quelques jours après, à un ſignal convenu, elle leur ouvre une des portes dérobées de ce jardin. Aman & Muſtapha, ayant poſté en dehors une garde nombreuſe, avec ordre de venir à leur ſecours s'il en étoit

beſoin, entrent & s'avancent ſans bruit vers Sélima, qui aſſiſe ſur un banc de gazon, le viſage tourné du côté oppoſé, étoit bien loin de ſoupçonner le danger dont elle étoit menacée. Muſtapha lui arrache ſon voile. A ſes cris perçants, je vole dans le jardin le ſabre à la main, ſuivi de Zady Khan ſon frere. Jugez de ce que je ſentis, car il m'eſt impoſſible de le peindre, quand je vis ma chere Sélima entre les mains de mes plus mortels ennemis, & lûtant contre les efforts de ces infâmes raviſſeurs, qui à l'aide d'une troupe de Satellites accourus à notre approche, ſe hâtoient d'entraîner leur proie. Je m'élance ſur ces perfides, comme un ours à qui on enleve ſes petits, & portant mes premiers coups ſur

Mustapha, que je regardois comme le premier artisan de ma ruine, je l'étends mort à mes pieds. Zady de son côté faisoit des prodiges de valeur. Déja il s'étoit fait jour à travers les gardes du Visir, & c'en étoit fait de sa vie si le brave Zady prêt de l'atteindre n'eût reçu dans le moment même un coup mortel dont il expira sur le champ de bataille. Le Visir délivré d'un si redoutable ennemi, ordonna à ses gardes que j'avois en tête, & à ceux qui faisoient comme un mur autour de sa personne, de tâcher de me désarmer, & de me prendre vivant s'il étoit possible. Aussitôt je suis environné de toutes parts; & tandis que je combats de front, on me saisit les bras par derriere: enfin désarmé, chargé de chaînes,

on me traîne en prison par l'ordre du Visir, en attendant qu'il lui plaise de prononcer sur mon sort.

Quand je me vis au pouvoir de mes ennemis, que j'allois être séparé & vraisemblablement á jamais de ma chere Sélima ; l'amour, la rage, la jalousie, la terreur, le désespoir, en un mot les passions les plus violentes se confondoient dans mon âme. Je tombai dans une espece frénésie. Je poussai des hurlements affreux. Je menaçai, je priai, je conjurai, j'implorai la vengeance du Ciel, sur les barbares auteurs de cette séparation ; mais hélas, le Ciel fut sourd à mes cris, & ils ne pouvoient plus être entendus de ma chere Sélima. On me jetta dans un obscur cachot, dont la porte se referma brusquement

ſur moi. Il me ſembloit que j'étois deſcendu vivant dans les demeures du tombeau. Je reſtai immobile pendant quelques heures, preſque ſans ſentiment & ſans vie. Mais bientôt à cette douleur muette & ſtupide, à cette eſpece d'anéantiſſement, ſuccéda le plus affreux déſeſpoir. J'appellai la mort à grands cris : je refuſai pendant quelques jours avec obſtination l'aliment qu'on accorde à la ſimple exiſtence. A la fin la raiſon reprit ſon empire. La religion ſe fit entendre au fond de mon cœur. A ſa voix conſolante, je ſentis renaître mon courage, & l'eſpérance de revoir peut-être un jour ma chere Sélima. Plein de confiance dans la providence, je réſolus de tout tenter pour recouvrer ma liberté. Mais je n'entre-

voyois aucune poſſibilité d'exécuter un pareil deſſein ; quand cet Etre tout-puiſſant & tout miſéricordieux, entre les mains duquel j'avois remis ma deſtinée, daigna enfin lui-même me réveler un moyen de ſortir de cette horrible priſon.

Un jour qu'étendu ſur un méchant matelas, qui compoſoit tout mon lit, je déplorois mon malheureux ſort ; c'étoit après avoir épuiſé inutilement toutes les reſſources de mon imagination, à chercher quelque moyen pratiquable de me tirer de cet antre ténébreux, je jettai par hazard les yeux ſur une large pierre quarrée qui étoit au milieu. Ciel, quelle fut ma ſurpriſe & ma joie, quand je crus appercevoir à un des côtés de cette pierre un foible rayon de lumiere qui ſembloit s'échapper à travers une fente preſqu'im-

perceptible : Je m'élance de mon grabat, tout tremblant, & plein de l'eſpérance d'avoir fait une heureuſe découverte. Je me hâte de creuſer de chaque côté de la pierre, avec un couteau qu'on avoit laiſſé par mégarde, deux trous ſuffiſants pour paſſer mes mains par deſſous. Comme elle n'étoit pas fort épaiſſe, je la leve avec beaucoup moins de peine que je n'avois imaginé. Nouveaux tranſports de joie. Je viens de m'ouvrir une entrée dans un chemin ſouterrain, creuſé avec des peines incroyables par un criminel qui avoit été enfermé quelques mois auparavant dans mon même cachot, & qui ne s'étoit dérobé à la rigueur des loix, que par ce ſtratagême. Je m'enfonce dans ce ſouterrain, je me traîne juſqu'au

bout à moitié courbé, & en tâtonnant dans les ténébres. Alors le rayon de lumiere me devient beaucoup plus ſenſible. Je vois qu'il paſſe à travers une petite crevaſſe, entre deux pierres qui étoient ſur ma tête ; & je ne puis douter au ſon confus des voix humaines, au henniſſement des chevaux, au fracas des voitures que ces deux pierres ne donnent dans une des principales rues de Kerman. Après avoir fait ces remarques, j'eus aſſez de préſence d'eſprit pour rentrer dans mon cachot. Il étoit environ midi, & le Concierge alloit bientôt m'apporter ma miſérable pitance. Je replace promptement la pierre dans ſa premiere ſituation, je rebouche les deux trous que j'avois creuſés de chaque côté & de crainte qu'il

ne s'apperçoive de quelque choſe, j'en foule & j'en applatis la terre avec mes pieds. J'attendis le retour de la nuit avec une impatience proportionnée au bonheur ineſtimable qu'elle devoit me procurer. Enfin elle couvrit notre hemiſphere de ſes ombres. Les habitants de Kerman, étoient enſevelis dans le ſommeil, & l'echo lui-même dormoit dans ſa cellule. Je ſouleve la pierre, j'entre en friſſonnant, en tremblant dans le ſouterrain. Choſe étrange que l'extrême joie produiſe dans nos ames à peu près les mêmes ſenſations que la terreur ! Les deux pierres ſont ébranlées, déſunies, écartées; je me ſuis ouvert un paſſage mais de beaucoup trop étroit; je le franchis animé de l'amour de la liberté, qui redoubloit mes for-

ces ; me voilà au milieu des rues de Kerman. Le premier mouvement de mon cœur, en fut un de reconnoiſſance ; je me jette à terre pour rendre mille actions de graces au Ciel de ma liberté que je venois de recouvrer par une eſpece de miracle. Les premiers tranſports de ma joie furent bientôt troublés par les plus triſtes réflexions. Sélima, ma chere Sélima entre les mains de ſon infâme raviſſeur, Sélima peut être infidèle, & oubliant au ſein des grandeurs un malheureux proſcrit, Sélima peut être mourante de douleur, & appellant ſon cher Rhedy ; enfin, l'impoſſibilité de l'arracher au perfide Viſir. Toutes ces noires idées me plongerent dans une profonde rêverie, & j'errois dans les rues de Ker-

man ſans faire attention où je portois mes pas, quand les premiers rayons de l'aurore frappant mes regards m'avertirent de pourvoir à ma ſûreté. Je ſortis promptement de la Ville, & en moins de trois heures, quoique par des chemins détournés, j'étois arrivé à un Village à plus de cinq lieues de Kerman. Là je m'arrêtai pour prendre quelques rafraîchiſſemens dont j'avois un extrême beſoin, & comme mes habits pouvoient me faire reconnoître, je les changeai pour un habit de payſan. La cupidité m'épargna des queſtions qui auroient pu m'embaraſſer, quoique j'euſſe une fable toute prête pour y répondre. Dans ce nouvel accoutrement, je pris le chemin de la capitale, où j'étois réſolu de me dé-

couvrir à quelques anciens amis de mon pere, dont la fortune & le crédit pouvoient m'être d'un grand ſecours dans la ſituation déplorable où je me voyois réduit. Mais ce fut bien moins ce que je devois attendre de leur commiſération, que ce que je venois d'apprendre dans le Village où je m'étois arrêté, qui me détermina à prendre ce parti. En buvant une bouteille de vin de Schiras dans une aſſez bonne hôtellerie qui ſe trouvoit dans ce Village, je liai converſation avec quelques marchands Armeniens, qui revenus la veille de Kerman, avoient couché dans cette hôtellerie. Je les entretins d'abord de choſes indifférentes; enſuite je fis tomber adroitement la converſation ſur la miſere des temps, la multiplicité

des impôts qui ruinoient le commerce, enfin sur les affaires du gouvernement. J'eus le plaisir d'entendre charger de malédictions mon plus cruel ennemi. Entr'autres traits de ses injustices, dont toute la Province étoit revoltée. On me raconta ma propre histoire, & par le récit des dernieres circonstances que j'ignorois, je sçeus qu'Aman, après m'avoir fait emprisonner, étoit aussi tôt parti pour Ispahan avec Sélima, pour en faire sans doute un présent à l'Empereur.

Le bruit de mon évasion se répandit bientôt dans toute la Province. Aman qui en fut averti par un courier, donna les ordres les plus rigoureux pour me faire arrêter. Mon signalement fut envoyé à tous les Gouverneurs des Provinces mê-

me les plus éloignées ; & par les Gouverneurs à tous les Rhadars (1). Enfin le scélerat avnit mis ma tête à prix. Heureusement je fus instruit de ces particularités assez à temps, pour ne pas tomber dans ses piéges. Afin de les éviter, je redoublai de précautions. Non content de ne marcher que par des routes presque désertes, à la moindre apparence de danger, je me retirois dans les bois & dans les montagnes. Enfin, j'arrivai à Ispahan, & traversant une partie des rues de cette Ville, sans qu'on eût le moindre soupçon de ce que j'étois, je me rendis chez deux des plus

(1) Rhadars, espece d'Inspecteurs que l'on trouve de distance en distance sur les grandes routes, & qui sont à peu près en Perse, ce que sont en France les Maréchaussées.

fidéles amis de mon pere, & je les inſtruiſis de mes malheurs & du ſujet de mon voyage à la Cour de Perſe. J'en fus reçu avec toutes les démonſtrations de la plus tendre amitié. Mais craignant l'un & l'autre de s'engager dans une affaire qui pouvoit avoir pour eux & pour moi les ſuites les plus funeſtes, ils me conſeillerent de renoncer à mon entrepriſe. Ils me repréſenterent que je ne pouvois obtenir juſtice, ſans prendre à partie un ennemi puiſſant & implacable. Que ſi je tentois de faire parvenir mes plaintes à l'Empereur, le Viſir qui aſſiégeoit par ſes créatures toutes les avenues du trône, ſeroit auſſitôt inſtruit de ma démarche, & que c'étoit m'expoſer infailliblement à la plus cruelle vengeance; qu'ainſi

je devois faire tous mes efforts pour oublier Sélima, puiſque notre réunion étoit évidemment impoſſible. Que c'étoit un malheur qui leur paroiſſoit abſolument ſans remede, mais qu'il n'en étoit pas ainſi de la perte de ma fortune; perte que je pouvois réparer par une honnête induſtrie : que ſi je les en croyois, je me déguiſerois en Marchand Mogol, & que ſous ce nouvel habit, & ſous tel nom que je jugerois à propos de prendre, je ferois un commerce à Iſpahan même, où je ſerois peut-être plus en ſûreté, que dans aucune autre ville de Perſe. Qu'ils s'offroient de me faire toutes les avances néceſſaires, ſi je conſentois à me livrer à une profeſſion, qui n'avoit rien que d'honorable, & qui n'étoit avilie que par le préjugé.

Mes amis exigeoient de moi une modération qui ne s'accordoit gueres avec ma haine contre le Visir, & l'ardeur de ma passion pour Sélima. La proposition de me faire marchand me paroissoit presque ridicule. Cependant après y avoir bien réfléchi, je resolus de suivre le conseil de mes amis, mais dans des vues bien différentes des leurs, & dont je me donnai bien de garde de leur faire confidence. Plutôt que de renoncer à ma chere Sélima, j'étois déterminé à affronter tous les dangers, à braver la mort-même. Considérant que ma qualité de Marchand me donneroit une libre entrée dans les principales maisons de la Ville, & me feroit connoître d'un grand nombre de personnes de la Cour; je me flattai

que par ce moyen, je pourrois avoir quelques nouvelles de Sélima, que j'aurois peut-être le bonheur de la voir, que je saurois au moins ce qu'elle étoit dévenue. Ainsi vêtu en Marchand Mogol, je me transportai dans le Bezestein, où je louai un Bazard, qui par la générosité de mes amis, fut rempli des Marchandises les plus précieuses. J'étalai en vente plusieurs riches garnitures de diamants, des soyes fines, & des plus belles étoffes de Perse. Mon Bazard fut bientôt un des plus achalandés du Bézestein; & si j'avois pu me résoudre à oublier ma chere Sélima, & à me livrer tout entier à une profession si lucrative, j'aurois pu y faire une fortune rapide & considérable, du moins, à en juger par ce que

j'y gagnai en assez peu de temps. Mais Sélima, Sélima étoit toujours présente à mon esprit. J'avois fait des informations indirectes, & je n'avois pu rien découvrir. Mon ame étoit en proye aux plus cruelles inquiétudes, & j'étois forcé de les cacher sous un front serein. Je tremblois d'être reconnu par le Visir. Il venoit quelques fois se promener dans le Bezestein; mais sitôt qu'il paroissoit, je me retirois sous quelque prétexte, laissant la vente de mes Marchandises à une personne de confiance. Sans être coupable j'avois toutes les terreurs du crime. Tout m'étoit suspect: & dans les nouveaux visages qui paroissoient dans mon Bazard, je croyois toujours voir des Emissaires du Visir.

Un jour que je déployois aux yeux d'un acheteur une de mes balles de soye, un inconnu s'arrêta à quelques pas de ma porte, & me considéra avec une attention si marquée, que j'en perdis toute contenance. Je demandai quel étoit cet inconnu, & sur la réponse que l'on me fit que c'étoit l'Intendant des Eunuques du Serrail, frappé de l'idée que j'étois découvert, je fus saisi d'une sueur froide & tout mon sang se glaça dans mes veines. L'inconnu s'appercevant de mon extrême agitation, entre, & après m'avoir tiré à l'écart. Ne craignez rien, me dit-il, tout bas. Un des meilleurs amis de votre pere, ne peut vouloir que du bien à son fils. Mon nom est Obeid. Ma charge, d'Intendant des Eunuques

Eunuques du Harem. Rendez-vous ce ſoir à ma maiſon, ſous l'habit que vous portez.. Je connois tous vos malheurs ; le terme n'en eſt peut-être pas éloigné. Là-deſſus Obeid prit congé de moi. J'étois ſi tranſporté de joie, que tout ce que je pus lui répondre, c'eſt que je ne manquerois pas de me rendre chez lui à l'heure marquée. Obeid ne fut pas plutôt ſorti, que je me rappellai que dans mon enfance mon pere avoit acheté un eſclave de ce nom, & qu'il l'avoit affranchi en recompenſe de ſa fidélité. Je me ſouvins encore d'avoir entendu dire à mon pere, que cet eſclave rempli de ſentiments bien au-deſſus de ſa condition, étoit entré au ſervice du Sophi : mille autres circonſtances me revinrent

dans la mémoire; enſorte que j'étois ſurpris comment je n'avois pas reconnu d'abord cet eſclave dans les traits de l'Intendant du Harem, quoiqu'un peu altérés par le temps. C'étoit après mon départ de Perſe que le Sophi l'avoit revêtu de cette dignité. Ainſi il n'étoit pas étonnant que j'ignoraſſe ſon élévation.

Le lendemain je vole chez Obeid à l'heure preſcrite. Je me fais annoncer ſous le nom de Nadir, c'étoit le nom que j'avois pris comme Marchand, pour dérouter mes ennemis, & j'avois eu grand ſoin de le faire graver en très-gros caractéres ſur mon Bazard. Obeid affecta de me recevoir avec aſſez d'indifférence devant ſes eſclaves; mais après leur avoir ordonné de ſe retirer, il ſe jetta à

mon col, & m'accabla de careſſes. C'eſt ici, me dit-il, mon cher Rhedy, un des plus doux moments de ma vie. Quelle joye pour moi de ſerrer dans mes bras le fils de mon ancien Maître & de mon bienfaiteur Abuzaid. Je compatis à vos malheurs, mais s'il depend de moi, ils ne dureront pas long-tems. Comptez du moins ſur les efforts de mon amitié. Vous ſervir, c'eſt m'acquitter d'une dette; ce n'eſt pas que je ne ſente tout le danger d'une pareille entrepriſe; mais ma reconnoiſſance fait taire toutes mes craintes. En attendant que je vous prouve combien je deſire de vous être utile, ſoyez aſſuré que l'honneur de Sélima n'a reçu aucune atteinte. Vous la verrez demain, mon cher Rhedy, & je

me reſerve de vous faire ſçavoir quand il ſera tems, & l'heure, & le lieu de cette entrevue. Généreux Obéid, m'écriai-je, comment reconnoître.... Ici il m'interrompit : laiſſez là ces proteſtations, je ſerai aſſez récompenſé de mes peines, ſi je puis rendre la liberté à Sélima : mais quand l'admiration que m'inſpirent ſes vertus, & ſur-tout ſa conſtance inviolable pour un amant accablé de toutes les rigueurs de la fortune, quand votre mérite perſonnel & la pitié que je ne puis refuſer à vos malheurs communs, ne me feroient pas entrer dans vos intérêts, le ſeul ſouvenir de ce que je dois à Abuzaid m'engageroit à les épouſer avec toute la chaleur d'un ami véritable. Abuzaid me traita plutôt comme

ſon enfant, que comme ſon eſclave. Il daigna me recommander à l'Empereur même, qui après m'avoir approché par degrés de ſa Perſonne, m'a enfin elevé au comble des honneurs, où homme de ma condition puiſſe aſpirer. Heureux ſi j'avois ſçu mettre des bornes à mon ambition, ou dumoins ſi je n'avois eu que celle dont votre pere m'avoit marqué le terme ! Que je me ſuis repenti de n'avoir pas ſuivi ſes conſeils ! Je ſuis monté avec des peines infinies au rang que j'occupe à la Cour. Mais de combien d'écueils n'eſt pas environnée une dignité qui m'expoſe continuellement, aux yeux d'un Deſpote ombrageux, à des deſirs qne je ne puis étouffer, & que je ne puis ſatisfaire, aux caprices de la tyran-

nie d'un ſexe dont je ne puis me venger que par une vigilance plus ſcrupuleuſe, que par une ſévérité à punir les moindres fautes, qui repugne toujours à une ame généreuſe. Cependant, mon cher Rhedy, malgré l'exactitude avec laquelle je remplis les devoirs de ma charge, pour découvrir les intrigues des femmes du Harem, ne doutez pas que je favoriſe votre paſſion de tout mon pouvoir. J'en connois toute l'ardeur, & en même-temps toute la pureté. Puiſſai-je la rendre heureuſe, en vous réuniſſant à l'aimable perſonne qui en eſt l'objet. Mais prenez garde d'être reconnu par le Viſir, ou par quelqu'un de ſes eſpions : toute la Perſe & particulierement la Capitale en eſt remplie. Si ce malheur

vous arrivoit, vous ſeriez perdu ſans reſſource. Fermez votre bazard, vous n'êtes plus marchand. Prenez dès aujourd'hui là-deſſus un arrangement avec vos généreux amis; mais ſoyez diſcret, & ſurtout ne ſortés qu'avec beaucoup de précautions.

Je rendis grace à Obeid de ces avis dictés par la prudence, & je lui promis de m'y conformer. Mais, cher Obeid, lui dis-je, voulant amener la converſation ſur un ſujet qui n'étoit pas moins intéreſſant pour moi, comment ma chere Sélima, a-t'elle pu conſerver ſon honneur, n'ayant pour ſa défenſe que des larmes à oppoſer aux emportements d'une paſſion fougueuſe, & de plus armée du pouvoir ſouverain?

Votre curiosité est toute naturelle me répondit Obeid, & je vais la satisfaire.

Quand Sélima fut amenée devant le Sophi, & que par son ordre on lui eût ôté son voile, elle parut toute baignée de larmes. Mais ces perles transparentes qui couloient sur ses joues de roses, sembloient encore ajoûter à l'éclat de sa beauté. Le Sophi ébloui à la vue de tant de charmes, éperdu, transporté d'amour, résolut de s'abandonner tout entier à l'empire de cette passion, en même-temps si douce & si tyrannique, & de mettre tout en usage pour captiver un cœur qu'il savoit être préoccupé. Mais jusqu'à présent toutes ses poursuites ont été inutiles.

Hier, comme il la preſſoit de répondre à ſa paſſion, & qu'il l'en conjuroit avec toute l'ardeur d'un amant qui n'eſt plus maître de lui-même, Selima ſe proſternant à ſes pieds : que le Souverain des fidèles, lui dit-elle, dont toutes les beautés de l'univers brigueroient à l'envi un ſourire, n'abaiſſe pas avec tant de complaiſance ſes regards ſur un reptile de la pouſſiere. Mon cœur n'eſt pas digne de lui ; qu'il laiſſe ſa malheureuſe eſclave à ſa deſtinée, juſqu'à ce que la mort qu'elle appelle, termine ſa vie & ſes miſeres. A cette preuve de la conſtance de Sélima, qui avoit rejetté pour moi les vœux d'un Roi de Perſe, je me ſentis tranſporté d'amour, de douleur & de joye. Puiſſant Allah, m'é-

criai-je, qui dans l'ordre de la Providence montres toujours un soin particulier de l'homme juste, daigne exaucer nos vœux, fais que nos destins soient unis, comme nos cœurs le sont, par des nœuds éternels! Mais j'interromps votre narration, dis-je à Obeid, apprenez-moi de quel œil le Sophi vit ainsi son amour méprisé?

Son orgueil, reprit Obeid, en en parut vivement mortifié, mais faisant tous ses efforts, pour se posséder, il lui dit d'un ton de voix assez calme, qu'il n'ignoroit pas que son cœur étoit prévenu; que jusqu'à présent il n'avoit fait parler que son amour pour vaincre une résistance qui commençoit à le lasser. Qu'il la prioit de ne

pas le mettre dans la néceſſité de ſe ſouvenir qu'il étoit Monarque, & que dans ſes Etats il n'y avoit point d'autre loi que ſa volonté ſuprême. Qu'elle réfléchît ſi elle ne feroit pas mieux, en cédant à ſa tendreſſe, de jouir des douceurs de l'amour, & de partager ſon trône, que de s'expoſer elle & ſon amant aux traits de ſa vengeance. Que, s'il diſputeroit la poſſeſſion de ſes charmes aux plus redoutables Potentats de la terre, elle ne devoit pas s'attendre qu'il y renonçât pour un de ſes eſclaves. Là-deſſus il ſortit bruſquement, & laiſſa Sélima plongée dans la plus profonde douleur. J'en fus ſi vivement touché, que je ne pus m'empêcher de mêler mes larmes avec les ſiennes. Mais comme la compaſſion aux

malheurs d'autrui n'eſt qu'un ſentiment ſtérile, ſi l'on ne fait tous ſes efforts pour y remédier; depuis que je connois Sélima, je n'ai ſongé qu'aux moyens de lui rendre la liberté, & il ſemble que la Providence ait eu en vue de m'affermir dans ce deſſein & de m'en fournir l'occaſion la plus favorable de l'exécuter, en vous conduiſant à Iſpahan. J'ai certaines idées là-deſſus que je vous communiquerai dans un autre temps. A préſent mon devoir m'appelle au Harem, & je ſuis forcé de vous quitter; demain vous aurez de mes nouvelles, & j'en ferai peut-être moi-même le porteur. Alors Obeid ſe retira, & il ne me fut pas poſſible de lui faire la moindre queſtion ſur le plan qu'il avoit formé pour la délivrance de Sélima.

Pendant la nuit, les ſonges les plus agréables remplirent mon imagination. Ma chere Sélima m'étoit enfin rendue, il me ſembloit lui parler, la preſſer dans mes bras, j'inondois ſon viſage de larmes de joye.

Le lendemain Obeid revint comme il me l'avoit promis. Il étoit entré dans mon appartement, ſans que je m'en fuſſe apperçu, il me trouva dans l'attitude d'un homme plongé dans une profonde méditation & comme abſorbé dans ſes idées; ſortez, me dit-il, mon cher Rhedy de cette rêverie amoureuſe. Nous voici arrivés au moment critique, au moment où il faut tout oſer. Ne perdez pas un temps précieux dans les ſonges d'une félicité imaginaire; travaillons plutôt à les réaliſer.

Prevenons les accidents qui pourroient renverser toutes nos espérances. Je treſſaillis aux premieres paroles que m'adreſſa Obeid. Ordonnez, cher ami, lui dis-je, en me jettant dans ſes bras. Me voilà prêt à tenter les entrepriſes les plus hazardeuſes : comptez ſur mon courage. Ecoutez-moi donc, répondit Obeid : je vais vous inſtruire de l'artifice innocent dont j'ai cru devoir me ſervir pour préparer Sélima à votre entrevue, & de celui que j'ai imaginé pour vous introduire dans le Palais ; je ne vous dis rien de mes meſures pour tirer Sélima du Harem. Cher Rhedy, je vous rends, peut-être, bien plutôt que vous n'oſeriez l'eſpérer, le plus heureux de tous les hommes. D'abord, ſachez que Sélima n'a

ancune connoiſſance de ce que je veux faire pour elle & pour vous. Je lui diſois ce matin, que je n'étois point ſurpris de ſon indifférence, & même de ſon averſion pour l'Empereur. Que la majeſté des Rois ne pouvoit cacher aux yeux d'une jeune beauté ſans ambition, ces outrages que la main du temps imprime ſur leur front, comme ſur celui de leurs Sujets. Que pour avoir le droit de plaire ils n'etoient point diſpenſés d'être aimables. Que bien loin donc de la blâmer de ne point répondre à la paſſion du Sophi, je trouvois dans ce généreux mépris qu'elle faiſoit d'une couronne, le comble de l'héroïſme. Que je voyois bien que ſon cœur étoit au-deſſus même de la fortune du Sophi. Que

cependant elle ſacrifioit en pure perte à ſa conſtance pour ſon amant, le premier trône de l'univers, puiſque cet amant peut-être ne vivoit plus, que du moins elle devoit le regarder comme mort pour elle, enſeveli, en quelque ſorte, comme il l'étoit, dans une obſcure priſon, dont les portes fermées par la haine ne s'ouvriroient jamais pour lui. Que ſi elle y conſentoit, je lui préſenterois comme amant, un jeune Beglierbeg, qui ayant eu occaſion de la voir, avoit conçu pour elle la paſſion la plus violente. Qu'elle trouveroit dans ce jeune ſeigneur toutes les graces, & la délicateſſe des ſentiments du malheureux Rhedy. Que ſi elle le connoiſſoit, je ne doutois point qu'elle ne devînt ſen-

fible à ſon mérite ; que je lui demandois donc la permiſſion de l'introduire en ſecret, dans ſon appartement ; grace qu'elle étoit d'autant plus intéreſſée à lui accorder, que ce nouvel amant plein de généroſité, & d'ailleurs enflammé par ſa paſſion, s'offroit de lui rendre la liberté au peril de ſa vie.

Ma propoſition à été reçue comme vous devez le penſer.

Sors de ma préſence, vil eſclave, m'a-t'elle dit, en me lançant des regards d'indignation. Je t'honorois de mon eſtime, je la profanois. Garde toi bien de me parler une ſeconde fois de cet amant, que je ne veux ni voir ni connoître, ou j'avertis le Sophi de ta perfidie.

Affectant de paroître tout déconcerté de cette réponſe ména-

çante, je me retire en ſilence, cependant bien réſolu de ne pas renoncer à mon deſſein. Cet amant qu'on dédaigne, mon cher Rhedy, cet amant malheureux, c'eſt vous-même. Préparez-vous à jouer ce perſonnage. J'imagine que le dénouement de la piéce cauſera la plus agréable ſurpriſe à Sélima, & je compte ſur une prompte réconciliation.

Dans une heure, vous recevrez de ma part un habit d'Eunuque. après vous en être revêtu, vous envelopperez ſoigneuſement le vôtre, & avec ce paquet ſous le bras, vous vous préſenterez à la porte du Harem, où je me trouverai avant vous. Si-tôt que vous paroîtrez je vous appellerai, comme ſi j'avois beſoin de vous, pour

quelqu'affaire preſſante. Vous vous avancerez avec un air d'aſſurance; votre habit qui en impoſera aux gardes & les ténebres de la nuit favoriſeront votre entrée. Vous me ſuivrez en ſilence. Je ne vous dis pas adieu; obſervez mes inſtructions à la lettre.

Une heure après, un eſclave me remet un paquet de la part d'Obeid, C'étoit l'habit d'Eunuque. Aprés avoir fait ce qui étoit preſcrit, je me rends à la porte du Harem. J'entre ſans difficulté. Comme les Gardes s'onvroient pour me faire un paſſage, Obeid m'apoſtropha aſſez tudement, comme ſi j'avois été trop long-temps à exécuter ſes ordres. Pas une ſyllabe, j'avois trop bien retenu ma leçon. Arrivés dans une chambre

voiſine de l'appartement de Sélima: Dieu ſoit loué, dit Obeid, nous avons heureuſement franchi le pas le plus difficile, j'en augure bien pour le ſuccès de mon entrepriſe. Dépouillez-vous de ces habits d'Eſclave. C'eſt ſous celui que vous voyez, ſous celui du Commandeur des Croyants que je veux vous préſenter à Sélima. J'obéis promptement; il vous ſied à merveille, dit Obeid, en ſouriant. A préſent, ſuivez-moi, & que le Commandeur des Croyants tâche de ſe poſſéder. Je ſuis mon guide en tremblant. Il ouvre une porte, & ſe retire comme par reſpect. J'entre; le premier objet qui s'offre à ma vue, c'eſt ma chere Sélima, penchée ſur un ſopha, le front à moitié couvert d'une de ſes mains,

l'air triſte & abattue. Je m'avance tout hors de moi-même & lui tendant les bras, elle m'apperçoit, elle eſt à mes pieds. Obeid rentre dans le moment. Pardonnez, Madame, lui dit-il, ſi j'ai oſé déſobéir à vos ordres. Mais levez-vous: le Sophi, où plutôt l'amant que je vous préſente, malgré votre défenſe, ne peut vous ſouffrir dans cette poſture. Il paroît devant vous ſous des dehors plus faits pour inſpirer la crainte que l'amour; mais je répondrois ſur ma vie, que ſitôt que vous le connoîtrez, il ſera aſſez heureux pour toucher un cœur dont le plus grand Roi de toute la terre n'a pu faire la conquête, & que vous ne regretterez plus la perte de votre cher Rhedy. Alors Obeid m'arrachant le maſ-

que dont il avoit voulu que je me couvriſſe le viſage, afin que Selima ne me reconnût pas d'abord en entrant. Eh bien, Madame, courois-je un grand riſque, en répondant ſur ma vie que vous goûteriez mon choix. Grand Dieu, s'écria-t'elle, c'eſt Rhedy, c'eſt mon cher Rhedy lui-même! Elle tombe évanouie dans mes bras. Mais Obeid avec quelques gouttes d'une eſſence ſpiritueuſe, lui fait reprendre auſſitôt l'uſage de ſes ſens. Alors nos bras s'entrelaſſent, nos bouches avidement collées l'une ſur l'autre, la reſpiration agitée, & entrecoupée par nos ſoupirs, le viſage baigné des plus douces larmes, quelques mots à demi articulés; voilà un fidèle tableau des premiers tranſports de notre joye. A la fin

Sélima jettant ſur Obeid un regard où ſe peignoit toute ſa reconnoiſſance ; c'eſt donc là ce rival redoutable que vous prétendiez donner au Sophi ? Ah ! cher Obeid, je vois bien qu'en me prédiſant ſon triomphe, vous connoiſſiez le ſecret de mon cœur. Mais dites-moi, mon cher Rhedy, comment êtes-vous ſorti de l'affreuſe priſon où le barbare Aman vous avoit fait enfermer ? Comment avez vous pu pénétrer dans l'enceinte de ce Palais, à travers mille dangers, dont la ſeule penſée me fait frémir ?

Ma liberté, chere Sélima, eſt un bienfait de la Providence. Je ne l'ai recouvrée que par un moyen tout-à-fait extraordinaire. Dans un autre temps vous en ſaurez davantage là deſſus. Mon entrée dans

ce Palais, je la dois à cet ami fidèle, qui pour me procurer le bonheur de vous voir, n'a pas craint d'exposer sa vie. Cher Obeid, s'écria Sélima, comment nous acquitter envers vous? Mais couronnez votre ouvrage: tirez-nous s'il est possible de ces lieux abhorrés: nous vous devons plus que la vie; le bonheur d'être inséparablement unis. Si ce n'avoit été là mon principal dessein, repliqua Obeid, je ne me ferois pas engagé dans une si dangereuse entreprise. Oui, s'il dépend de moi, vous serez bientôt libres. Je veux l'être enfin moi-même, & mon intention est de vous suivre. J'ai cherché la félicité dans les grandeurs de la Cour. Mais leur faux éclat ne m'en impose plus, j'ai appris à les apprécier à leur juste

juſte valeur. Il ſuffit d'en jouir pour en être détrompé. Je ſuis décidé à paſſer le reſte de mes jours dans la retraite, & j'eſpere y trouver dans la pratique de la vertu, & dans la douce tranquilité d'une vie ignorée, un bonheur plus réel que dans ce haut rang, qui me fait tant d'envieux, & qui n'eſt dans le fond qu'un brillant eſclavage. Mais je n'entre à préſent dans aucun détail ſur le plan de vie que je me propoſe, & que je ſerois charmé que vous vouluſſiez adopter vous-mêmes environnés de dangers de toutes parts, ne ſongeons qu'à les prévenir. Les moments ſont précieux : fuyons ; je me ſuis muni d'une corde garnie à un de ſes bouts d'un grapin de fer. En attachant le grapin au rebord intérieur d'une des croiſées

de ce cabinet, il nous eſt aiſé de deſcendre dans le jardin du Palais.

Je vous condamne, me dit-il, à tenter le premier l'aventure; vous ſerez ſuivi de Sélima, & vous la recevrez dans vos bras. Pour moi je ne deſcendrai que le dernier. Nous applaudîmes à l'invention d'Obeid. Déja la croiſée étoit levée, le grapin attaché, & je me préparois à me laiſſer gliſſer dans le jardin, quand l'alarme eſt donnée d'un des appartements voiſins, & qu'un moment après, nous entendons le Sophi criant d'une voix terrible à quelques Eunuques du Harem : Eſclaves, courez avertir mes Gardes de ſe rendre auprès de ma Perſonne, pour m'accompagner dans l'appartement de Sélima.

Quand le rédoutable Zachis* ſe fut offert tout-à-coup à nos regards, le bras levé, pour exécuter les vengeances divines, nous aurions été moins epouvantés à ſon aſpect, que nous ne le fûmes quand la voix du Sophi irrité retentit à nos oreilles. Eperdus, immobiles, pétrifiés, Sélima & moi, incapables de rien imaginer, de rien tenter pour notre ſalut, c'en étoit fait de nous, ſi Obeid, notre Ange Tutélaire, n'eût conſervé une préſence d'eſprit, qu'on ne peut aſſez admirer dans un danger ſi preſſant. Il me ſaiſit dans ſes bras, me pouſſe bruſquement vers lac roiſée, me recommande de me tenir ferme à la corde, & de me

* Zachis, Ange du châtiment.

laiſſer aller. Servez-vous du grapin pour eſcalader le mur oppoſé : point d'inquiétude ſur nous. Cette nuit, ou la nuit prochaine, près de la porte du jardin, du côté du Nord, vous m'entendez. Il n'y avoit pas une minute à délibérer. Je me jette promptement hors de la croiſée, & me laiſſe couler le long de la corde, qui tombe à mes pieds, ſi-tôt que je ſuis deſcendu. Je la ploie à la hâte ; je traverſe rapidement le jardin. Arrivé au pied de la muraille, je lance le grapin ſur le haut, que je gagne avec beaucoup de peine. Alors changeant la direction du grapin, je m'abandonne à la corde, & me voilà à terre ſans aucun accident.

Je me voyois à l'abri du danger ; mais hélas ! pouvois-je me livrer

à la joie, tandis que le tréſor de mon ame, ma chere Sélima, étoit enfermée dans le Harem du Sophi, après m'en être ſéparé par une barriere effrayante. Je fus tout-à-coup aſſailli des plus noires idées. J'imaginois voir le Sophi entrer dans l'appartement de Sélima les yeux étincelants de fureur, ſes Gardes les épées nues, & n'attendant qu'un ſignal pour frapper la victime. Sélima, la malheureuſe Sélima, proſternée aux pieds du Tyran, qui, le poignard levé, le poignard tourné contre ſon ſein, la menace d'une mort préſente & inévitable, ſi elle refuſe de lui découvrir ſon Amant. O le plus lâche de tous les hommes, diſois-je en moi-même, devois-tu ſonger à ta propre ſûreté, quand tu l'aban-

donnois à toute la rage du barbare ! Ton corps devoit lui ſervir de bouclier. C'étoit à toi à la défendre. C'étoit à toi à la ſauver, ou du moins, tu devois mourir en combattant pour ſa défenſe.

Cependant il étoit évident, & la moindre réflexion ſuffiſoit pour m'en convaincre, que j'avois pris le plus ſage parti, qu'un inſtant de plus dans le Harem, outre que je me perdois moi-même, j'enveloppois Obeid & Sélima dans ma ruine. Mais je ne pouvois ſoutenir l'image de ma chere Sélima, pâle & tremblante, en butte à toutes les fureurs d'un Amant jaloux & outragé. Cependant il me reſtoit encore quelque eſpérance dans la ſageſſe d'Obeid, & ſur-tout dans la Providence. Grand Dieu, m'é-

criai-je, toi dont la main toute puiſſante vient de m'arracher une ſeconde fois de celles de mes ennemis, veille ſur ma chere Sélima, arme-toi pour ſa défenſe, & daigne la rendre, avec un ami fidele, aux vœux de l'infortuné Rhedy !

Cependant la crainte qu'on n'envoyât à ma pourſuite, me fit prendre quelques précautions pour ma ſûreté. C'étoit ſans doute une penſée que le Ciel même m'inſpiroit ; je me cache dans d'épaiſſes brouſſailles, à quelque diſtance de la porte du Nord ; je me ſouvenois parfaitement que c'étoit-là le poſte qu'on m'avoit aſſigné. Quelques minutes après, je crois entendre tourner la clef. En effet, la porte s'ouvre ; deux perſonnes, après l'avoir refermée tout doucement,

s'avancent vers moi, en ſe parlant à voix baſſe, les ténebres de la nuit m'empêchoient de les diſtinguer: Malgré le peu d'apparence qu'Obeid & Sélima euſſent pu ſe dérober cette nuit même du Palais, dont j'imaginois bien que le Sophi n'auroit pas manqué de faire redoubler les Gardes, cependant je treſſaillis de joie à la vue de ces deux perſonnes, qui, à leurs manieres, me ſembloient chercher quelqu'un, & avoir quelque grand ſujet de crainte. Quel fut mon déſeſpoir, quand paſſant l'un & l'autre à côté de moi, je reconnus que c'étoit un jeune homme avec ſa Maîtreſſe qu'il venoit d'enlever du Harem, & qui, comme je l'appris par leur converſation, avoit ordonné à un Eſclave de

les attendre avec des chevaux près l'endroit où j'étois caché. Je ne concevois pas comment ces deux Amants avoient pu exécuter leur dessein, après l'alarme que mon aventure venoit de répandre dans le Palais ; peut-être aussi avoient-ils profité de cet instant de confusion, pour prendre la fuite sans qu'on s'en apperçût. Pendant que je faisois mille réflexions sur cet événement, la porte s'ouvre une seconde fois. Nouveau sujet d'espérance. Je vois encore paroître deux personnes après avoir fait quelques pas ; elles s'arrêtent, regardent curieusement autour d'elles, se disent quelque chose que je n'étois pas à portée d'entendre, se séparent ensuite pour côtoyer le mur chacune de leur

côté. S'étant rejointes quelques moments après, & suivant un sentier qui conduisoit à un des Fauxbourgs de la Ville ; elles rasent, pour ainsi dire, l'endroit où j'étois bloti. Tout mon sang se glaça dans mes veines, quand j'entendis une de ces personnes dire à l'autre : C'est en vain que nous cherchons l'Amant de Sélima. Il a déjà mis sans doute entre nous & lui une très-grande distance. N'importe, répondit son camarade, soyons fideles à nos ordres, & continuons nos recherches. Leur éloignement me rendit la vie. Je tremblois cependant que ces deux hommes, qu'en levant un peu la tête je reconnus à leur uniforme pour des Gardes du Sophi, ne s'avisassent de revenir sur leurs pas, & de

fouiller les halliers qui me masquoient à leur vue. Dans ce cas je ne pouvois manquer d'être découvert ; & quoique je n'eusse pour toute arme qu'un poignard caché sous mon habit, j'étois déterminé à m'en servir pour défendre ma liberté, à la défendre jusqu'à la derniere goutte de mon sang, à mourir enfin plutôt que de me rendre. Mais bientôt j'entends un cliquetis d'épées. Entraîné par cet espece d'instinct de générosité & de compassion, qui nous porte toujours à prendre le parti du plus foible contre le plus fort, Je vole au secours des deux jeunes Amants, que je venois de voir passer, me doutant bien qu'ils avoient été malheureusement rencontrés & attaqués en même temps par les

deux Gardes. Je n'étois plus qu'à trente pas de la ſcene du combat, quand j'entends des cris confus s'élever derriere moi, de prendre le jeune homme vivant s'il étoit poſſible. On répond par un cri de triomphe ; preuve que le malheureux jeune homme eſt pris. Je ne perds pas la tête dans un danger ſi imminent. Je fais promptement un détour, & je regagne mon aſyle. Paſſent preſqu'auſſi-tôt dix-huit hommes armés de pied en cap, que je vois revenir, quelques minutes après, avec leurs camarades & les deux malheureux Amants, chargés de chaînes, qu'ils conduiſoient avec une joie inſolente au Palais.

Je ne pouvois m'empêcher de déplorer le ſort de ces Amants ;

que je regardois comme deux victimes que le Sophi alloit sans doute immoler à sa vengeance. Mais en en réfléchissant sur cet événement, j'entrevois qu'il pouvoit avoir pour moi les plus heureuses suites. Qu'il serviroit à justifier Obeid & Sélima aux yeux du Sophi, que sa conviction de leur fidélité endormiroit sa vigilance; & rendroit leur évasion plus facile.

La nuit étoit fort avancée. Je ne devois mon salut qu'à son obscurité. Ainsi, je gagnai promptement un petit bois, à un demi mille d'Ispahan, pour attendre le jour, qui alloit bientôt paroître. En effet, à peine étois-je entré dans le bois, que le gazouillement des oiseaux m'annonça l'aurore naissante. Je n'osai sortir pendant le

jour de ma nouvelle retraite. J'aurois été beaucoup mieux dans un Caravanſerai ; mais c'eût été infailliblement me trahir, que de me montrer ſous un habit de l'Empereur. Que ce jour me parut long ! Que je le paſſai dans de cruelles inquiétudes ! Enfin, la nuit me rendit à mon poſte d'obſervation. Après avoir attendu inutilement quatre grandes heures, je commençois à déſeſpérer, quand j'entends ouvrir la porte. Une perſonne ſe montre, & diſparoît auſſi-tôt, comme ſi elle avoit craint quelques empêchements : deux perſonnes paroiſſent enſuite, & après avoir fermé la porte, circonſtance qui me ſembla d'un bon augure : car les ſeuls Gardes du Sophi l'avoient laiſſée ouverte, ces deux perſonnes

s'approchent pas à pas de moi en tournant la tête de tous côtés d'un air d'inquiétude. Hélas ! c'eſt en vain que nous le cherchons, dit Sélima, car c'étoit elle-même avec Obeid ; Rhedy, mon cher Rhedy n'eſt plus ici, & il ne ſaura où nous trouver. Au ſon de cette voix ſi douce, je m'élance dans ſes bras ; je lui prodigue les plus tendres careſſes. Modérez ces tranſports, nous dit Obeid, & ne ſongeons qu'à nous éloigner d'un lieu où nous ne ſommes pas encore parfaitement en ſûreté. Cet avis nous rappella à nous-mêmes. En chemin je leur racontai les différents dangers que j'avois courus, & toutes les particularités de l'événement dont j'avois été témoin. Nous ne ſommes tous échappés à la mort

que par un concours de circonſtances qui tiennent du merveilleux dit Obeid ; mais nous moraliſerons là-deſſus, quand nous ſerons arrivés chez un ami, où je vais vous conduire. Il nous attend ; nous trouverons chez lui un aſyle aſſuré, & des chameaux tous prêts à nos ordres à telle heure que nous voudrons partir. Après avoir fait le tour de la hauteur de Zenderouk, nous arrivons à la porte de Manſur ; c'étoit le nom de l'ami d'Obeid : Manſur vint lui-même nous ouvrir. Entrés dans ſa maiſon : à genoux, mes enfants, nous dit Obeid. Combiés des bienfaits d'Allah ; élevons vers lui nos cœurs reconnoiſſants. Humiliés devant la majeſté Suprême, adorons cette main inviſible, qui, à travers tant de dan-

gers, nous a conduits dans le port.

Après avoir tous rempli avec une piété édifiante ce devoir sacré, Mansur nous invita de prendre quelque nourriture, pour nous mettre en état de soutenir les premieres fatigues du long voyage que nous allions entreprendre. Vous sentez qu'après un jeûne de vingt-quatre heures, la proposition devoit être fort de mon goût. Quand nous fûmes servis, notre hôte eut soin d'éloigner ses esclaves, afin que nous pussions nous entretenir librement. Alors Obeid nous fit part des mesures qu'il avoit prises de concert avec Mansur, pour assurer notre fuite, & du genre de vie qu'il étoit résolu d'embrasser. Nous devions sortir d'Ispahan dès cette nuit même, une heure avant

le jour, déguisés en Marchands Arméniens. Manſur nous avoit acheté des habits, & quelques balles de ſoie pour charger nos chameaux.

Le Mont Ararat, dit Obeid, ſur les confins de l'Arménie & de la Perſe, nous offre un aſyle où nous ſerons à l'abri de toutes les recherches. C'eſt-là où j'ai deſſein de vous conduire. Là dans un déſert qu'entoure de toutes parts une immenſe forêt, vit un vénérable Hermite, intime ami de mon pere Amroud. Nous pourrons dans cette retraite, inconnue à toute la terre, couler des jours ſereins & tranquilles. C'eſt à ce bon Vieillard que je dois mes premiers principes d'éducation. Je compte ſur ſon amitié. Il nous recevra ſans doute avec joie. Obeid, après avoir prié Manſur de

donner ſes ordres pour qu'on chargeât nos chameaux : allons à préſent, dit-il, nous équiper en Marchands d'Arménie. Sélima fit beaucoup de difficultés : ce déguiſement répugnoit à ſa modeſtie. Mais je lui repréſentai ſi bien que ce que l'on exigeoit d'elle intéreſſoit ſa propre ſûreté & la nôtre, que ſa délicateſſe cédât enfin à une raiſon ſi preſſante. Pendant qu'elle étoit occupée dans une chambre particuliere à ſe traveſtir, & que nous en faiſions autant Obeid & moi dans une autre ; curieux de ſçavoir ce qui leur étoit arrivé après mon évaſion ; comment ils avoient pu ſe ſauver du Harem, ſuſpects comme ils devoient l'être, pour ne pas dire convaincus de perfidie, je priai mon ami de me faire un détail de

toutes ces particularités dont je n'avois pas la moindre connoissance.

Nous devions périr en effet, me répondit Obeid ; mais la Providence a opéré des miracles en notre faveur, & nous a visiblement sauvés après vous avoir fait disparoître, précaution sans laquelle tout étoit désespéré ; je me hâte de rentrer dans mon appartement ; j'en sors une minute après, pour courir dans celui où les cris du Sophi s'étoient fait entendre. Deja presque tous ses Gardes étoient rassemblés auprès de sa Personne. Je fends la foule avec une affectation d'empressement à recevoir & à exécuter ses ordres. Si-tôt qu'il m'apperçoit, qu'on se saisisse du traitre, dit-il en me montrant au

doigt, & qu'il me ſuive dans l'appartement de Sélima.

Je tremblois encore plus pour elle que pour moi. En ſuppoſant que vous euſſiez été aſſez heureux pour échapper aux pourſuites des Gardes du Sophi, cette circonſtance n'étoit pas capable de me raſſurer. Inſtruit de votre entrée dans l'eppartement de Sélima, avec cette ſeule preuve de ſa trahiſon & de la mienne, il pouvoit, dans les premiers tranſports de ſa fureur, ordonner notre ſupplice.

Sélima le voyant entrer le cimeterre à la main, le viſage enflammé, le regard farouche, jette un cri d'horreur, & tombe à ſes pieds évanouie. N'eſpere pas perfide, s'écria-t'il, par cet évanouiſſement, qui n'eſt ſans doute qu'un artifice, n'eſ-

pere pas échapper à ma juſte vengeance. Enſuite ſe tournant vers ſes Gardes : Eſclaves, fouillez tous les coins de cet appartement, pour découvrir le ſcélérat, qui n'a pas reſpecté l'enceinte de ces murs ſacrés. Les Gardes avoient fait inutilement les plus exactes recherches, quand je vois entrer Mammhoud, un des Eunuques de la chambre. Il ſe proſterne aux pieds du Sophi : que le Monarque des Monarques de la Terre, dit-il, qui foule à ſes pieds l'orgueil detant de Sceptres brifés, dont les regards pénétrent toujours avec une perſpicacité infaillible les complots de ſes ennemis, daigne écouter ſon chien, le dernier de ſes eſclaves.

Le jeune homme que j'ai vu entrer dans le Harem, comme je

t'en ai averti, eſt deſcendu dans le jardin à l'aide d'une corde attachée à une des croiſées de ce cabinet.

Après cet avis de Mammhoud, qui n'attendoit ſans doute que cette occaſion pour ſe venger, car je l'avois fait punir quelques jours auparavant comme l'auteur ſecret des intrigues d'une des femmes du Harem, le Sophi ordonna auſſi-tôt à Ashraff, Capitaine de ſes Gardes, de déracher différents partis pour fouiller le jardin & battre les routes & les campagnes voiſines. Il lui recommande de vous ramener vivant s'il étoit poſſible.

Enſuite jettant ſur moi des regards, où je liſois d'avance l'arrêt de ma mort: pour toi, lâche, me dit-il, qui as ſi indignement trahi

ma confiance, attends-toi avec cette infâme au plus cruel ſupplice. Je ne le differe qu'afin que tu en ſentes d'avance toute l'horreur, & que l'on ait le temps d'arrêter ton complice. Je ne le differe que pour immoler à la fois trois perfides à ma vengeance.

Sans chercher à me juſtifier, car je l'aurois tenté inutilement, & c'eût été peut-être hâter mon ſupplice, je me proſterne aux pieds du Sophi en ſigne de ſoumiſſion à ma ſentence. Mais il me repouſſe brutalement; ordonne à quatre de ſes Gardes les plus robuſtes de me conduire dans ma chambre, & de ne me pas perdre un inſtant de vue; en laiſſe quelques-autres auprès de Sélima, puis ſort de ſon appartement plein de rage.

Cependant

Cependant elle ne donnoit aucun ſigne de vie. La mort étoit peinte ſur ſon viſage. En ſongeant aux tourments affreux qu'on nous préparoit, le ſeul vœu que je formois pour elle, c'étoit que cette mort ne fût rien moins qu'apparente.

Je ne ſçais pas bien ce que l'on fit pour la ranimer, quand les Gardes m'eurent entraîné hors de ſon appartement. Elle ne le ſçait pas elle-même. Tout ce dont elle ſe ſouvient, c'eſt qu'après avoir recouvré l'uſage de ſes ſens, elle tomba dans une eſpece de délire, qu'elle prononçoit ſouvent le nom de ſon cher Rhedy, & imploroit mon ſecours & le vôtre.

Pour moi, quand je me vis enfermé dans ma chambre, & que je commençai à enviſager les circonſ-

tances affreuſes de ma deſtinée, que c'étoit moi qui vous avois entraînés dans l'abyme; que j'étois en quelque ſorte le meurtrier de Sélima; que témoin de ſon ſupplice, j'allois mourir moi-même de mille morts; à cette derniere penſée ſur-tout, mes cheveux ſe dreſſerent ſur ma tête, & je me hâtai de détourner la vue pour me cacher ces horribles images.

Pour comble de déſeſpoir, le bruit ſe répand dans le Palais que l'Amant de Sélima vient d'être arrêté; & ce bruit, qui vole de bouche en bouche, a bientôt frappé mes oreilles. Après ce malheur, que j'appréhendois plus que la mort, je regarde notre ſalut même comme impoſſible. Grand Dieu, quelle révolution ſubite ſe fait

dans mon ame, quand le ſous-Intendant des Eunuques, qui me devoit ſa fortune, entre bruſquement dans ma chambre d'un air tranſporté de joie, & m'annonce que ce n'eſt pas l'Amant de Sélima, mais un autre jeune homme dont les Gardes ſe ſont ſaiſis au-delà des murs du jardin, avec une des femmes du Harem.

Je doute encore cependant d'une ſi heureuſe nouvelle, mais bientôt le Sophi me la confirme lui-même, mes Gardes ont ordre de ſe retirer, moi celui de le ſuivre dans l'appartement de Sélima. J'augure bien du ton de voix dont j'entends donner ces ordres.

Sélima, également inſtruite de cette nouvelle, & ſçachant que le Sophi alloit ſe rendre dans ſon

appartement, fut assez maîtresse d'elle-même, pour cacher, sous un air d'indifférence, les transports de sa joie. En le voyant entrer, elle fait un mouvement pour se jetter à ses pieds; mais Amalek l'arrête; & lui prenant la main de l'air le plus respectueux, cette posture, belle Sélima, lui dit-il, n'est point faite pour vous. Mes soupçons outrageoient l'innocence. Je connois à présent les vrais coupables, & je veux qu'ils expient leur forfait par un supplice capable d'effrayer quiconque seroit tenté de me trahir. Quant à l'infâme Manmhoud, qui a osé vous noircir avec tant de malignité, il a déjà porté la peine de ses calomnies. Pour toi, fidele Obeid, ne crains point les mauvais offices que tes ennemis pour-

roient te rendre auprès de ma perſonne. Je te rétablis dans ta dignité ; je te confie un tréſor qui m'eſt plus cher que tous ceux de mon empire. Adieu, ma chere Sélima, je vous laiſſe avec Obeid. Je le charge de mes plus chers intérêts auprès de vous, bien perſuadé que je ne puis les remettre en des mains qui vous ſoient plus agréables.

Jugez de nos tranſports, quand nous nous vîmes tous les deux abandonnés à notre propre diſcrétion, ſans aucun ſurveillant qui épiât nos actions. Si j'en avois cru Sélima, nous aurions pris la fuite ſur le champ. Mais je lui fis ſi bien ſentir que dans les circonſtances actuelles, une pareille tentative pouvoit nous perdre, & que nous ne pouvions

nous diſpenſer de remettre l'exécution de notre deſſein à la nuie ſuivante, qu'elle conſentit à ce délai malgré ſon impatience; j'avoue que ce n'a pas été ſans quelque peine, que je me ſuis déterminé à répondre ſi mal à la confiance du Sophi: car il repugne toujours à des ames honnêtes, de trahir celle même du dernier des hommes. Mais quel droit avoit-il de nous retenir malgré nous dans ſon Harem, & de nous aſſujettir à ſes caprices? A moins que la force ne ſoit un droit; & elle n'en eſt un que dans le code des tyrans. Cette réflexion étoit bien capable d'étouffer tous mes ſcrupules. Ainſi, ſans inquiétude ſur la légitimité du deſſein, je ne l'étois pas ſur les difficultés de l'exécution. Après tout ce qui venoit de

ſe paſſer, je ne pouvois être trop circonſpect dans mes démarches. Ainſi, de crainte de donner quelque ſoupçon, je n'avois oſé acheter une corde. Les cordons de ſoie de mes croiſées & de celles de l'appartement de Sélima y ſuppléerent. J'en fis une corde aſſez forte pour nous ſoutenir, & aſſez longue pour nous porter juſqu'à terre.

Le lendemain le Sophi, qui avoit redoublé d'attentions pour Sélima, depuis qu'il avoit cru reconnoître ſon innocence, envoya demander la permiſſion de lui rendre ſes reſpects. Quoique Sélima eût reſſenti quelques legers mouvements de fiévre, ſuite naturelle des violentes ſecouſſes dont ſon ame avoit été ébranlée, je lui conſeillai cependant de ne pas ſe refuſer à cette viſite, que je

me chargeai d'abréger. L'amoureux Sophi parut bientôt, & parut plus amoureux que jamais. Pour tenir ma parole à Sélima, je crus devoir avertir Amalek qu'elle étoit un peu indisposée, ajoutant que pour sa guérison elle n'avoit besoin que d'un peu de repos & de tranquilité. Là-dessus le Sophi prenant l'alarme, fait appeller quelques-uns de ses Médecins, qui le rassurent.

Cependant il nous fallut essuyer une assez longue consultation : le résultat fut que la malade avaleroit à l'heure même quelques gouttes d'un certain cordial, qui devoit produire des merveilles. La malade s'étant soumise à l'ordonnance, affecta de se trouver beaucoup mieux. Cette ruse, & le soin que

jeus de répéter plusieurs fois qu'elle avoit sur-tout besoin de repos, nous debarrassa des Medecins & de l'Empereur.

Cependant la nuit, cette nuit si desirée qui devoit nous réunir, a enfin chassé le jour; la terre n'est plus éclairée que par la foible clarté des étoiles. Quelques heures s'écoulent; un morne silence regne dans tout le Palais, & nous avertit qu'il est temps d'exécuter notre dessein.

La corde bien attachée, je descends le premier, & je reçois Sélima saine & sauve dans mes bras. Arrivés en un instant à la porte du Nord, je l'ouvre avec une clef que j'avois trouvé le secret de me procurer. Enfin, nous vous retrouvons, comme vous le sçavez. Ici Obeid finit sa narration, ensuite il pria son ami

de nous faire amener nos chameaux de monture, & de faire partir d'avance ceux qui devoient porter notre bagage. Manſur ſortit pour donner ſes ordres. Moi je courus avertir Selima que nous allions partir. Le nouveau Marchand Arménien rougit en me voyant entrer; & cette aimable rougeur, ſymbole de ſa modeſtie, donna un nouvel éclat à ſa beauté, comparable à celle des Filles de Houn dans les régions du Paradis. Je la preſſai contre mon ſein dans l'ivreſſe des plus doux tranſports, & je me livrois d'avance à la joie de voir bientôt notre voyage heureuſement terminé, quand Manſur, rentrant tout-à-coup d'un air effaré, nous annonce que tout eſt en confuſion dans la Ville; qu'il vient d'apprendre,

d'un de ſes Eſclaves qui en revenoit pour quelque meſſage, que le Sophi, inſtruit de l'évaſion d'Obeid & de Sélima, avoit promptement envoyé deux mille chevaux de ſa Garde à leur pourſuite, avec ordre de nettoyer toutes les grandes routes qui conduiſent à la Capitale, qu'un Corps auſſi nombreux de Gardes à pied, partagé en différents pelotons, couroit toutes les rues de la Ville, & ſe faiſoit ouvrir toutes les maiſons ſuſpectes. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre : repréſentez-vous la terreur de Sélima. Elle s'imaginoit déjà voir les Gardes, Obeid & moi chargés de chaînes, traînés avec toutes ſortes d'indignités & d'outrages devant le Sophi, livrés enfin aux plus affreux ſupplices que

pourroit inventer ſa cruauté ingénieuſe. Mais Obeid, Obeid, ſeul conſervant ſon ſang-froid au milieu de cette conſternation générale, donne par-tout ſes ordres. En dix minutes nos chameaux ſont déchargés désharnachés, rentrés, nos marchandiſes tranſportées dans la maiſon, toutes les lumieres éteintes à l'exception d'une ſeule, tous les Eſclaves de Manſur couchés. Enſuite il demande à ſon ami, s'il n'a point dans ſa maiſon quelque endroit ſecret où nous puiſſions nous cacher juſqu'à ce que cet orage ſoit paſſé. J'ai ce que vous deſirez, répond Manſur. Suivez-moi : nous le ſuivons dans la Salle de compagnie. Manſur, après avoir roulé en partie un tapis qui couvroit le plancher ; leve une chauſſe-trappe,

voici, dit-il, un asyle où j'espere que vous serez en sûreté. Cet asyle est un souterrain creusé sous cette Salle, & où conduit ce petit escalier de pierre que vous voyez. Si les Gardes découvroient malheureusement cette premiere cachette, il y en a dessous une autre dont l'entrée est couverte d'une large pierre, mais fort mince, & que l'on peut lever facilement, où vous pourriez vous y réfugier. Mais comme c'est une espece de fosse, & très-étroite, & qui ne reçoit pas la moindre particule d'air, il n'est guere possible que trois personnes y puissent demeurer un quart d'heure sans être étouffées. Ici Mansur fut interrompu par les coups redoublés que nous entendîmes frapper aux portes du voisinage. Nous nous

précipitons dans le souterrain. Mansur descendu avec nous, leve la pierre qui étoit au milieu, & la soutient avec un support. Vous ferez retomber cette pierre sur vos têtes, dit-il, si vous êres forcés de descendre dans ce cachot, & ne manquez pas de vous y jetter, si vous êtes menacés d'une visite; dans ce cas, vous en serez avertis par la chûte d'une table que je renverserai sur le plancher comme par mégarde. Mansur alloit nous quitter, quand, heureusement pour nous, Obeid se souvint qu'ayant fait un paquet des habits dont nous venions de nous dépouiller, il l'avoit caché dans une de nos balles de soie qu'il désigna. Il prie Mansur d'aller vîte nous chercher ce paquet. Mansur étoit à peine

monté, que nous entendons frapper à grands coups à ſa porte. Une minute après le paquet tombe à nos pieds, la chauſſe-trappe ſe referme; le tapis promptement deroulé deſſus, Manſur court ouvrir ſa porte aux Gardes de l'Empéreur. Ils fouillent, culbuttent, renverſent toute la maiſon, ſe font, non-ſeulement ouvrir, mais vuider les balles de ſoie; circonſtance qui nous fit ſentir, après coup, que nous étions perdus ſans la préſence d'eſprit d'Obeid. Ils entrent dans la Salle de compagnie: Sélima tremblante, à demi morte, me tenoit étroitement embraſſé. La table eſt renverſée. A ce ſignal, Obeid ſe précipite dans le cachot; je fais doucement gliſſer dans ſes bras Sélima, qui avoit perdu tout ſentiment;

descendu moi-même, je fais retomber la pierre sur nous. Bientôt nous entendons lever la chausse-trappe; les oiseaux sont peut-être ici, dit un des Gardes, qu'on m'apporte de la lumiere, afin qu'on puisse mieux fouiller cette demeure ténébreuse. Il descend; plusieurs descendent à la file, furetent par tout, passent & repassent sur la pierre qui nous couvre, sans se douter que les oiseaux sont si près. En suivant la direction d'un rayon de lumiere qui pénétroit dans notre cachot, j'apperçus quelques-uns de ces barbares satellites altérés de notre sang. Leur figure avoit je ne sais quoi de farouche. Comme ils étoient tournés de notre côté, j'imaginai qu'ils m'avoient apperçu, & qu'ils me regardoient; mais ma frayeur

me faiſoit illuſion. Enfin, après une viſite rigoureuſe, ils ſe retirent, en chargeant de malédictions Obeid & Sélima, qui leur donnoient tant de peines inutiles.

Manſur ne fut pas plutôt délivré de ces hôtes dangereux, qu'il vint nous tirer de notre affreuſe priſon. Sélima, en reſpirant un air frais, eut bientôt recouvré l'uſage de ſes ſens.

Nous demeurâmes quelques jours dans la maiſon de Manſur, paſſant, dans l'opinion de ſes voiſins & de ſes Eſclaves, pour des Marchands Arméniens de ſa connoiſſance, & & qu'il logeoit chez lui par occaſion.

Inſtruits qu'on ne paroiſſoit plus faire des recherches, & que la nouvelle d'une guerre prochaine avec

les Ottomans avoit déjà fait oublier notre hiſtoire, nous ſortîmes pendant la nuit d'Iſpahan avec le fidele Manſur, & deux de ſes Eſclaves : en marchant ſans relâche, nous nous trouvâmes, quand le le jour parut, à ſeize milles de cette grande Ville. Nous étions convenus que pendant le jour Manſur prendroit ſoin de nos chameaux, & ſe repoſeroit dans quelque Caravanſerai, tandis qu'Obeid, Sélima & moi, cachés dans des forêts ou dans des cavernes, nous attendrions le retour de la nuit, pour nous remettre en marche. En paſſant par Casbin, nous apprîmes qu'on avoit promis d'immenſes récompenſes à quiconque pourroit ſe ſaiſir de nous. Mais nous échappâmes à tous les limiers du Sophi,

à la faveur de notre déguiſement. Après avoir enſuite traverſé le Ghylan, l'Atrirbutzan, le Sherivan, vendu nos balles de ſoie dans cette derniere Province, & congédié le fidele Manſur, en le récompenſant généreuſement de ſes ſervices, nous entrâmes dans l'Arménie, où nous reprîmes nos habits ordinaires. Enfin, après deux jours de marche, nous arrivons au pied du Mont Ararat; mais de crainte, dit l'Hermite, d'épuiſer votre attention & mes forces, ſouffrez que je m'arrête ici un moment. Après avoir un peu reſpiré, j'acheverai de vous raconter les événements de ma vie infortunée.

Fin de la premiere Partie.

585506